

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Un grand romancier en cellule



...Voici notre collaborateur Edgar Wallace, le maître du roman de mystère, se documentant dans la prison centrale de Chicago.

Lire en pages 4 et 5 : L'HALLALI SUR LES ROUTES ; en pages 8 et 9 : LES ROIS DES MONTAGNES ; et en pages 12 et 13 : LES PÊCHEURS DE TRÉSORS.

LA LANTERNE SOURDE

Publicité nécessaire

UNE note officielle, émanant des autorités administratives allemandes, nous a appris, ces jours derniers, qu'en raison de l'affolement provoqué par les exploits de l'égorgeur de Dusseldorf, les journaux devaient faire le silence sur cette hallucinante histoire.

Le motif de cette interdiction : les nerfs de la foule sont soumis à une trop rude épreuve ; à l'heure où nous écrivons ces lignes, le bandit n'étant pas encore arrêté, la surexcitation des esprits risque de prendre une tournure inquiétante... On a vu des femmes, victimes d'une autosuggestion malade, faire à la police la révélation de faits qu'elles avaient inventés... Une psychose collective conduit à ces dérèglements. Les accusations les plus folles, les dénonciations imbéciles s'enchevêtrent. Chacun suspecte son voisin ; le délire qui fermente dans quelques têtes fragiles s'étend peu à peu et gagne des esprits plus sains. Il faut enrayer cette contagion désastreuse.

Mais il est, en Allemagne, beaucoup d'esprits raisonnables qui trouvent dans cette sinistre affaire matière à des observations fort importantes. Et l'on assiste, en ce moment, à une polémique du plus vif intérêt, qui oppose deux écoles, deux conceptions. C'est de cette polémique que nous voulons tirer d'utiles enseignements.

■ ■ ■

La criminologie est une science qui a pris, dans les facultés allemandes, une place importante ; elle est pratiquement enseignée dans plusieurs chaires, alors qu'en France elle ne figure pas encore sur les programmes de l'enseignement supérieur et qu'elle n'est étudiée que par de rares praticiens, collaborateurs de la justice dans la recherche des crimes et des délits.

Ce n'est d'ailleurs pas à l'Allemagne que revient le mérite de cette initiative si profitable à l'intérêt public. L'Université de Lausanne fut la première à posséder une chaire de police scientifique ou technique, qui fut confiée en 1902 à un maître éminent, le professeur R.-A. Reiss.

Certains — imbéciles ou ignorants — veulent adopter le jeu de l'autruche, enfouir leur tête dans le sable et ne pas voir les périls qui menacent la société ; ils veulent lutter contre les malfaiteurs, sans même chercher à se renseigner sur leur pratique, leur technique.

Nous l'avons déjà dit ici : pour se défendre, il faut connaître les moyens de l'adversaire ; et c'est parce que les criminels ont employé, dans l'exercice de leur « art », toutes les inventions et les progrès scientifiques, que la police a dû créer des laboratoires d'identité et de recherches judiciaires, qui se développent chaque jour.

Mais il ne suffit pas que l'étude du criminel et de ses procédés soit cantonnée dans les laboratoires, il faut encore, et c'est ce que la Suisse et l'Allemagne ont compris, que cette étude soit diffusée dans le public et dans des cours qui prennent leur place, aux côtés des cours de lettres, de droit ou de sciences.

Seulement, comme toujours, il faut un certain temps pour que l'enseignement théorique, donné du haut d'une chaire, se répande en larges ondes, à travers le pays...

Et c'est sur ce point précis qu'a pris naissance, à propos de l'égorgeur rhénan, la polémique dont nous parlions.

Pendant des semaines et des mois, on a peu parlé des attentats qui se succédaient dans la même région et qui portaient la marque de la même main...

Ce silence, recommandé par les partisans du jeu de l'autruche, a eu les plus graves résultats ; il a facilité l'œuvre criminelle du bandit... Si les gens avaient été prévenus, s'ils avaient

su que le monstre s'attaquait toujours à des femmes ou à des enfants, des précautions auraient été prises. Les parents n'auraient pas laissé sortir, toutes seules, leurs fillettes... Les femmes auraient évité de se promener dans des endroits déserts, la nuit...

Enfin, après quinze ou dix-huit mois d'activité sanglante et impunie, le vampire est dérangé dans son œuvre de mort, et toutes les forces publiques et privées se sont réunies pour le démasquer.

Si l'on avait prévenu plus tôt les paisibles citoyens de Dusseldorf, on compterait sans doute moins de cadavres. Maintenant, il est un peu tard !

Et chez nous, que de criminels démasqués grâce à la presse. Qui ne se souvient de l'affaire Jobin ? Le sommelier d'un grand hôtel de Paris, assassiné par l'amant de sa femme, Burger, avec la complicité de celle-ci, et coupé en morceaux.

Pendant des mois, des pistes diverses, contraires, furent suivies sans résultat... Et puis, longtemps après, un article de journal tombe sous les yeux d'un frère du disparu... il découpa l'article, l'envoya à un de ses parents... la lettre tomba au rebut, fut décachetée, remise à la police... En quelques heures, les assassins étaient découverts...

Dans tous les crimes par dépeçage, où la difficulté essentielle consiste dans la recherche de l'identité de la victime, la collaboration de la presse s'est toujours heureusement exercée...

Et dans d'autres affaires ? L'affaire Almazian, par exemple ? C'est la presse qui a suscité le témoignage de Plottes, utile à l'accusation, celui de Billotey, favorable à la défense...

Et d'ailleurs, en dehors du crime, que de méfaits ont été évités ou atténués par une utile publicité !

Tel escroc, qui se présente sous une fausse qualité, est souvent indiqué par la voie de la presse ; son signalement est donné, le public se tient sur ses gardes et, à la première tentative, le coquin est arrêté.

La défense sociale exige ces avertissements publics. C'est pourquoi *Détective* existe. L'affaire de Dusseldorf justifie le programme qu'il s'est tracé, afin de protéger les braves gens et d'aider au châtiement des autres.

Jeudi prochain :

Quatre maîtres de la terreur publique

Jack l'éventreur — Landru — Haartman le boucher — L'égorgeur de Dusseldorf

par le grand romancier

Pierre Mac Orlan



Le Tableau du Palais

C'est d'un peintre, d'un peintre périste, tout y est cru, net, sans artifices ; le Palais vu comme une scène sur laquelle des acteurs, au talent inégal, viennent présenter leur « personnage » ; ses coulisses, où les mêmes, dépouillés de leurs costumes de théâtre, se retrouvent simplement des hommes ; c'est le devant et le revers du décor judiciaire que Pierre Lœwel, avec un dandysme de haut goût, nous fait connaître dans « Le Palais et ses Acteurs » (1), où il se classe comme un écrivain de race.

Les traits sont vifs, comme au scalpel. Pourtant, aucune cruauté. Les intéressés n'en demeurent pas endoloris ; Henri Robert peut écrire dans *Les Nouvelles Littéraires* : « Pierre Lœwel nous a dépeints tels que nous sommes, avec des vertus enviables et aussi de légers travers. Mais qui, parmi les portraitureurs songerait à se plaindre ? »

Il faut lire le passage où l'auteur brosse avec un ton d'émotion vraie le spectacle d'une cour d'assises aux minutes qui précèdent le verdict ; « cet atroce quart d'heure, comme écrit Henry Torrès dans le dernier numéro de *Gringoire*, dont l'habitude n'amortit pas l'angoisse, mesure la plus terrible des responsabilités ».

Beau et puissant livre que tous ceux qu'intéresse le monde judiciaire doivent connaître.

(1) Le Tableau du Palais, par Pierre Lœwel, édité aux « Documents Bleus » (N. R. F.)

Un code secret des escrocs



Tableau affiché près de Pernambuco signalant la découverte du code.

Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs le premier article du professeur Edmond Locard, directeur du laboratoire de police technique de Lyon, qui devient ainsi un des plus précieux collaborateurs de *Détective*.

DEPUIS qu'il y a des hommes, et qui écrivent, il y a eu des correspondances secrètes. Car c'est une tendance naturelle que le besoin de s'épancher dans un cœur confident, sans donner son secret aux tiers importuns. Quatre sortes d'hommes, surtout, ont le goût de la dissimulation scripturaire : les amants, les militaires, les diplomates et les voleurs.

C'est dans les temps modernes seulement que les voleurs se sont mis à suivre le beau monde sur ce point. Il est vrai que, depuis si peu de temps qu'ils se mettent à la cryptographie, ils y excellent. Peut-être aurai-je un jour l'occasion de raconter ici quelques histoires de chiffres savants au service de bien mauvaises causes.

Donc, escrocs, contrebandiers, marchands de « neige », soutiens des blancs (quelques noirs aussi), cambrioleurs même, et escarpes à l'occasion, usent, assez souvent, et non sans mérite, du carré de Vigenère, du dictionnaire de Sittler ou de Baravelli, du tableau de Porta, et autres instruments imaginés à des fins plus utiles.

Mais on n'avait pas entendu dire, jusqu'ici, que des bandes de malandrins fissent usage d'un code. Ils se contentaient de jaspiner le jar, ou le slang, ou la Gannersprache, suivant

Ces gentlemen ayant pris langue, et s'étant assurés que la similitude de leurs situations sociales garantissait une discrétion réciproque, échangeaient sans doute leurs impressions sur les difficultés de l'existence errante en pays étranger. Il est probable qu'ils maudirent les louches collusions de la police avec les administrations postales et télégraphiques, ce qui enlevait toute sécurité à leur correspondance. Ainsi l'idée naquit d'un code secret.

L'œuvre achevée, le dictionnaire comportait 463 mots. Chacun en prit copie sur deux colonnes : l'une dans la langue que l'on venait de créer, l'autre dans la langue natale du porteur. C'est ainsi que Pinto fit un lexique jargon-portugais. Et c'est ce document qu'il eut la faiblesse de confier à son ami Prétrozine, qui s'empressa d'en prendre copie.

Ceux qui tenteraient la lecture intégrale de la « Moderna gyria dos larpaios » la trouveront, avec la traduction française, dans le numéro de novembre de la *Revue internationale de criminalistique*. Je veux seulement en donner ici un aperçu.

Les 463 mots du lexique sont, pour la plupart, des termes techniques. Ils ont trait aux diverses méthodes de vol ou d'escroquerie. Leur caractère international est marqué par l'abondance des termes visant les voyages, et notamment les voyages par mer. Quant aux mots eux-mêmes, je me permets de les trouver mal fabriqués. Passe que certains soient imprononçables, puisqu'il s'agit d'un code, et non d'un argot destiné à être parlé. Mais la première qualité d'un code, après l'hermétisme ou, si l'on préfère, l'indéchiffrabilité, est d'être simple. Or, la *Gyria moderna* a une orthographe aussi rebatante que celle du thibétain ou de l'irlandais, j'allais dire du français. Ce ne sont que consonnes vainement redoublées et lettres parasites. Est-il bien utile d'écrire Faghanskipp, ou Dyttéward, ou Cherzufflucce, à moins que le virus romantique n'ait infecté les rédacteurs et que ces argotiers n'aient admis, comme Pétrus Borel et Théophile Gautier, que le w, le h ou l'y sont des lettres distinguées.

Quelques linguistes m'ont confié leur projet de rechercher les étymologies de la *Gyria*. J'ai peur qu'ils n'aient un peu de peine à découvrir les origines d'*escravax* qui veut dire « photographie judiciaire », de *fully-forb*, qui signifie « automobile », ou de *rheffolach*, dont le sens est « l'intérieur d'un pays ».

La découverte de la *Gyria dos larpaios* est-elle un fait important ? Il faudrait, pour en être sûr, que l'on pût affirmer que ce code servait. Pour le moment, nous n'en savons rien. Il est curieux de penser que des « internationaux » ont eu l'idée d'un code. C'est tout ce que l'on peut dire aujourd'hui.

Edmond LOCARD, Directeur du laboratoire de police technique de Lyon.



L'agent de la police maritime de Recife qui fit la découverte du code.

le pays. L'inconvénient de ces argots est d'abord d'être des secrets de polichinelle, et ensuite d'être nationaux.

Il semble donc qu'un certain nombre de « mauvais garçons » disposent, aujourd'hui, d'un code qui leur permettrait de correspondre sans être compris des indiscrets. Voici comment ce code fut découvert :

Un sieur Alberto Pinto, Portugais, avait trouvé dans la carrière de pickpocket des revenus et une flatteuse célébrité. (On sait que le pickpocket est au voleur à la tire ce que le grec du trente-et-quarante est au joueur de bonneteau.) Au cours d'une fructueuse excursion au Brésil, il eut des difficultés avec la police de Rio, qui l'expulsa. Il avait pris passage sur l'*Almirante Jaceguay*, lorsque, faisant escale à Recife, dans l'Etat de Pernambuco, il reçut la visite des agents de la police maritime. C'est à bord du transatlantique que l'inspecteur Oscar Pinagé, qui s'était présenté sous le nom supposé de Prétrozine, entra en relations avec Pinto, et, dans les effusions du bar, obtint la confidence d'un code secret et international des escrocs. Ce code, en voici, d'après Pinto, l'histoire :

Le hasard fit rencontrer, un jour de 1926, dans un palace de Lérída, un certain nombre de personnages peu recommandables. Il y avait là trois Espagnols : Candido Blanco, Gonzalez et Garrido ; deux Italiens, Nicola Patrocca et Crocci Lombarda ; deux Portugais, Jose Garcia et Manoel Alvarenga, un pickpocket chilien, Valdez, et un contrebandier français, Joseph Weiller.

LES ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

Voici la liste des gagnants de la 10^{ème} Enigme

(170 réponses justes nous sont parvenues)

- 1^{er} prix (50 points), Mlle Nora VIVIAN ROWSON, Hôtel Salamambo, ch. 36, 6, rue de Grèce, TUNIS (Tunisie), 1.000 frs.
- 2^e — (40 points), Albert GUSS, 2, rue de Palestine, PARIS, 500 frs.
- 3^e — (35 points), Georges CURIE, Hôtel Salamambo, 6, rue de Grèce, TUNIS, 250 frs.
- 4^e — (30 points), J. HILAIRE, 40, rue de Solaure, SAINT-ETIENNE (Loire), 150 frs.
- 5^e — (25 points), Edouard de CROZANT-BRIDIER, CAZERES-sur-GARONNE (Haute-Garonne), 100 frs.
- 6^e — (24 points), André RAYBAUDI, Maison Heckli, route de Meaux, ROMAINVILLE, 50 frs.
- 7^e — (23 points), Henri RAYBAUDI, 47, route de Noisy-le-Sec, ROMAINVILLE, 50 frs.
- 8^e — (22 points), Siméon BONJEAN, 47, route de Noisy-le-Sec, ROMAINVILLE, 50 frs.
- 9^e — (21 points), Jean SERRA, Hôpital Maritime annexe, Service 3, BERCK-PLAGE, 50 frs.
- 10^e — (20 points), BALOURDET, 2, rue du Bois, LES LILAS (Seine), 50 frs.
- 11^e — (19 points), Henry de CROZANT-BRIDIER, 117, boulevard National, LA GARENNE-COLOMBES (Seine), 50 frs.
- 12^e — (18 points), P. GUESNIER, 5, rue Georges-Bizet, SAINT-MICHEL-BOUGIVAL (Seine-et-Oise), 50 frs.
- 13^e — (17 points), Henry REY, 9, passage Gustave-Lepou, PARIS, 50 frs.
- 14^e — (16 points), Louis VIEL, chez M. Scotto, 8, rue de Nuits, ALGER, 50 frs.
- 15^e — (15 points), Mme Gustave GIRAUDON, 30, place Monge, CHAMBERY (Haute-Savoie), 50 frs.
- 16^e — (14 points), Aimé LÉOPOLD, Employé à la Sous-Intendance Militaire, place de l'Esplanade, NIMES (Gard), 50 frs.
- 17^e — (13 points), J. LE MAOL LE DIVIER DANGER, par ONS-EN-BRAY (Oise), 50 frs.
- 18^e — (12 points), Mme MESPLA, 53, rue Battant, BESANÇON (Doubs), 50 frs.
- 19^e — (11 points), Th. SUARD, 12, allée des Dames, BOIS-COLOMBES (Seine), 50 frs.
- 20^e — (10 points), Georges OESCH, 18, rue de Belfort, NANCY, 50 frs.
- 21^e — (9 points), Louis PEYRON, 13, rue Rouzet-de-l'Isle, NIMES, 50 frs.
- 22^e — (8 points), Paul JOURDAN, 35, rue Curial, MARSEILLE, 50 frs.
- 23^e — (7 points), Mme Vve BRUNEL, 8, rue du Chemin-de-Fer, MAISON-ALFORT, 50 frs.
- 24^e — (6 points), Edmond BENJO, 5, boulevard Sébastopol, ORAN (Algérie), 50 frs.
- 25^e — (5 points), Adrien VERHAEGHE, 177, rue du Buisson, LILLE, 50 frs.

Lire, pages 14 et 15, le règlement du concours, la treizième énigme et la solution de la onzième.

DÉTECTIVE

RÉDACTION
ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS - VI^e
Téléphone : LITRÉ, 32-11

GEORGE KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

DÉTECTIVE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France et Colonies.....	55.»	28.»
Étranger		
Tarif A.....	72.»	37.»
Étranger		
Tarif B.....	82.»	43.»
Compte Chèque Postal n° 1298-37		



FRONTIÈRE RUSSIE

Riga. (De notre correspondant particulier.)

Vous êtes dans le rapide qui vous conduit à Bruxelles. bercé par la vitesse, vous sommeillez bêtement ; soudain, la locomotive ralentit et déchire la nuit de son sifflet strident. Bientôt le train stoppe : une gare.

Un douanier accompagné d'un gendarme moustachu apparaît à la portière :
— Votre passeport, monsieur ? Rien à déclarer ? Pas de cigarettes, tabac ?
Encore mal réveillé, vous vous apercevez alors que vous venez de franchir la frontière...
Toutes les frontières se ressemblent : mêmes questions, mêmes formalités.

Premières difficultés.

Mais il y a quelque part en Europe une frontière que l'on franchit moins facilement. C'est celle de la Russie soviétique.

Si vous êtes commerçant, vous pouvez encore espérer arriver un jour à Moscou, mais si vous êtes journaliste, n'essayez pas. D'ailleurs, des embûches dressées à chaque pas devant vous vous en empêcheront. Mais si, par votre entêtement et un hasard favorable, vous arrivez simplement à vous approcher de la frontière, gare à vous ! car il y a de grandes chances pour que vous soyez pris pour un espion.

Et l'on devine quels désagréments peut attirer ce qualificatif.

Le jour où j'ai annoncé au directeur des Affaires étrangères de Lettonie, à Riga, mon intention de visiter la frontière, le brave homme en demeura stupéfait, se demandant s'il n'avait pas affaire à un fou.

Ignorant le danger de l'entreprise, j'insistai. Le téléphone alors entra en jeu. Allo ! Allo ! Affaires étrangères ! Intérieur ! Douane ! Gendarmerie spéciale ! Service politique ! Rien ne fut oublié, et chaque fois une foule de questions étaient posées.

Bref, un soir, en compagnie d'un capitaine de gendarmerie, je prenais le train pour la frontière soviétique.

J'avais réussi.

Les espions grouillent.

Pitaloff ! dernière station lettonne. Un attelage et deux officiers nous attendent. En route !

Un vent glacial souffle des steppes et nous sommes tout recroquevillés dans nos pelisses.

Nous n'avons qu'une quinzaine de kilomètres à parcourir, mais dès que nous serons à la frontière, les agents de la Tcheka, de l'autre côté, seront déjà au courant de notre arrivée. Ils connaîtront même votre nom.

— Comment cela ? demandai-je, stupéfait.

Instantanés de la frontière d'U. R. S. S. en Lettonie. En haut : notre correspondant entre deux gendarmes lettons. En bas : Un batelier endormi sur la rivière. Est-ce un espion ?



un secteur quelconque de la frontière, une fusillade éclate.

De l'autre côté l'alerte est donnée. Douaniers et gendarmes accourent et s'embusquent.

Un feu nourri crépite.

Or, à ce moment précis, à cinq kilomètres de là, à un endroit qui n'est plus gardé, un espion passe avec des papiers et des ordres secrets. Mais il lui reste encore à franchir la zone militaire, profonde de quinze kilomètres, et c'est au cours de cette traversée que souvent il est pris.

Cependant, un espion ne se laisse jamais capturer sans lutter.

Dissimulé derrière un repli de terrain, il ouvre le feu. Les gendarmes ripostent, et c'est une lutte à mort...

Quelques instants plus tard, le cadavre d'un inconnu est photographié ; puis, à la lueur des

De l'autre côté de l'eau, des paysans travaillent. Nous leur faisons bonjour de la main, mais ils détournent la tête sans nous répondre.

Un peu plus loin, un petit pâtre garde les vaches. Dès qu'il nous aperçoit, il s'enfuit à travers champs, terrifié. Plus loin encore, un moujik qui labourait disparaît à notre approche.

C'est que ces gens n'ont pas le droit d'entrer en relation avec « l'étranger ».

Une phrase, un simple mot échangé, et c'est la Sibérie pour celui qui a désobéi.

Ce règlement a conduit à des choses absurdes. Certains villages, en effet, se sont trouvés coupés en deux par la ligne frontière. Un côté est letton et l'autre soviétique. Or, et cela s'est vu à maintes reprises, un père qui habite de ce côté-ci, c'est-à-dire en U. R. S. S., n'ose pas adresser la parole à son fils qui, lui, habite de l'autre côté.

Des coups de feu !

Nous continuons notre route.



Un vent glacial souffle des steppes...

L'officier demeure silencieux. Mais j'appris plus tard que les espions grouillent dans ces parages. La moindre arrivée est signalée par un poste secret de T. S. F.

Du côté letton, c'est d'ailleurs la même chose. Le chef de la gendarmerie connaît, deux jours à l'avance, l'endroit et le moment où un tchékiste espère passer. On n'a plus alors qu'à venir le « cueillir ».

Alerte !

Mais devant plusieurs insuccès, les agents de la Tcheka décident un jour de changer de méthode. Une nouvelle stratégie va fonctionner.

C'est ainsi qu'une nuit sombre, glaciale, dans

lanternes, il est inhumé, quelque part, dans la campagne.

On ne saura jamais plus rien de lui.

Un règlement sévère.

— Voyez-vous ce bois, là-bas, à deux cents mètres, me dit le capitaine de gendarmerie. Là commence la Russie soviétique.

Nous longeons maintenant une rivière, c'est la Lja. La rive gauche appartient à la Lettonie et la droite à l'U. R. S. S.

Mais de partout fusent des coups de sifflet mystérieux. Des douaniers surgissent : de derrière les arbres, des meules, hors des trous, du talus...

A la garde-à-vous, ils saluent et font leur rapport. L'un d'eux raconte que la nuit dernière cinq coups de revolver ont été tirés du côté soviétique sur un poste letton. Une balle a traversé une fenêtre éclairée. Personne, heureusement, n'a été atteint.

De tels incidents sont fréquents. Des coups de feu éclatent presque toutes les nuits. Une ombre suspecte apparaît ; on tire. Ici, c'est la lutte pour la vie, et celui qui tire le premier a le plus de chances de « s'en tirer ».

Un combat dans la nuit.

— Il y a environ une quinzaine, me raconte un douanier, deux hommes voulaient franchir la frontière. Nous savions qu'il s'agissait de deux agents de la Tcheka : nous les attendions. Sur le coup de trois heures du matin, nos deux hommes tentent de traverser la rivière.

Nous, nous étions embusqués derrière des buissons. Un ordre : nous tirons. Les autres ripostent. Alors les douaniers soviétiques, alertés, arrivent à leur tour, et c'est un véritable combat qui s'engage.

Un des espions tombe, frappé à mort. L'autre, grièvement blessé, réussit cependant à traverser la rivière...

Nous apprenions quelques jours plus tard qu'il était mort le lendemain, ayant accompli sa mission. Les documents étaient en sûreté.

Un métier dangereux.

C'est un métier dangereux que celui d'espion spécialisé dans la traversée de la frontière.

Cependant il y en a dans tous les villages, et Dieu sait si les villages sont nombreux dans cette région. Toutes les nuits, les agents de liaison disparaissent mystérieusement, pour ne revenir qu'à l'aube reprendre leurs occupations habituelles.

Tel paysan qui, pendant le jour, laboure paisiblement son champ, devient la nuit un espion redoutable. Tel forgeron possède dans sa grange des plans de fortifications et un code secret.

Le métier a ses risques, certes, mais aussi ses avantages.

Chaque voyage au delà de la frontière rapporte quelques gros billets.

Il arrive aussi que l'on ne revienne pas.

L'agent n°... a cessé d'exister : un autre le remplacera.

On est fataliste dans la corporation !

Jusqu'à la mort !

La frontière a ses mystères.

Les hommes qui disparaissent n'ont pas de nom : ce ne sont que des matricules. La nuit de mon départ, un crime a été commis.

À l'aube blafarde, des douaniers ont découvert un inconnu, gisant dans la boue, la figure ensanglantée.

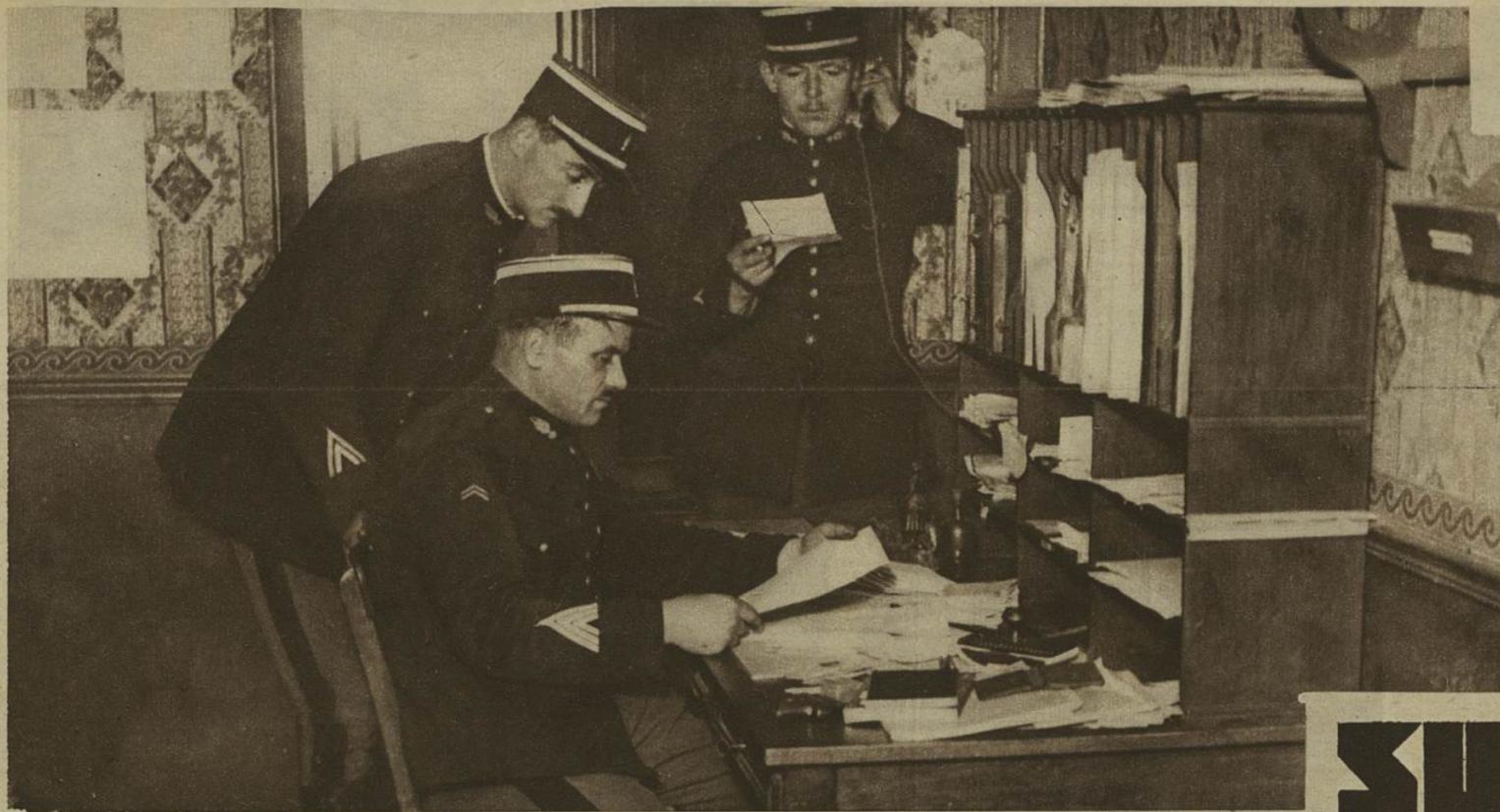
L'homme était mort. Un filet de sang coulait de sa mâchoire crispée.

Aucune pièce d'identité sur lui. Seule une petite feuille de calepin soigneusement pliée était cousue dans la doublure de son pardessus.

Et c'est pour ce bout de papier que l'homme est tombé...

André ZOMOFF.





La brigade de gendarmerie de Villeneuve-le-Roi est alertée par téléphone.



Le commissaire Martin

SUR LA

Le souteneur qui a égorgé sa maîtresse un soir de colère est traqué à Paris. Il passe des journées moroses au fond d'un bar et à travers le verre d'anis qu'il monte à son visage, il croit voir chaque fois apparaître l'ombre d'un policier. L'assassin arrêté et qui nie encore est traqué dans les cabinets d'instruction. Les formules pressées de l'interrogatoire tombent sur lui comme autant de coups. L'un et l'autre vivent dans une angoisse inexplicable et qui est le premier châtement; lentement, une sorte d'asphyxie leur étroit le cœur. Ils sont des hommes traqués, cloués, enterrés, immobiles. Combien est différente la fièvre de celui qui fuit, qui voit encore de l'horizon devant lui, que l'instinct pousse comme le feu dans la forêt pousse les bêtes fauves, qui n'a pas une seconde pour penser, pour s'emprisonner avec son remords, pour pleurer; qui tombe à la fin, peut-être, épuisé, mais avec le sentiment d'avoir lutté à l'air libre et jusqu'au bout.



La victime : M. Nicolay.

Un cultivateur de Saint-Mitre, près d'Istres, dans les Bouches-du-Rhône, découvrait, dimanche, à six heures, dans le domaine d'un château appartenant à M. Silhoe, docteur à Marseille, un corps blotti contre une haie. C'était un homme vêtu d'un tricot beige, dépouillé de son manteau et de son veston, nu-tête, une étoile sanglante à la nuque. Il y avait deux mouchoirs dans ses poches, l'un marqué P.S., l'autre M.N., une montre en or et un peu d'argent. Une balle avait traversé la tête. La mort avait dû être foudroyante.

Il n'y avait sur lui aucun papier. Le mort allait-il rester inconnu? On le déshabilla. Son pantalon portait la marque d'un tailleur de Nantes, et un nom, Nicolay. Désormais, la vérification était facile. Lundi, la police de Marseille, chargée de l'enquête, acquiesça à la certitude que l'assassiné était M. Nicolay, un couturier de Nantes.

Arrivé à Nantes en 1925, Marcel Nicolay, qui venait de Reims, créait, 7, rue de l'Industrie, un atelier de couture qui connut rapidement le succès. Le commerçant ne tarda pas à établir un magasin de vente, rue Crébillon, en plein centre de la ville, en même temps qu'il installait à Paris une succursale, 336, rue Saint-Honoré.

Dernièrement, Marcel Nicolay, qui travaillait surtout avec les magasins de Paris et ceux de la Côte d'Azur, supprimait son magasin de la rue Crébillon pour n'avoir plus affaire qu'avec des intermédiaires. Sur ce plan de la grande vente en gros par courtiers, il étendit encore son commerce. Deux fois par an, il faisait un voyage dans

le Midi pour présenter ses collections. Enfin il allait fréquemment à Paris pour surveiller son magasin de la rue Saint-Honoré.

Marié, père de deux enfants, une fille de seize ans, une autre de neuf, il menait la vie large de l'homme d'affaires et d'action, et quand il se reposait dans son domicile de la rue Emile-Souvestre, à Nantes, tout le monde le savait heureux.

Il était en train de faire un de ses habituels voyages dans le Midi. On l'avait vu dans les villes luxueuses de la Côte d'Azur. Par la route, avec sa robuste conduite intérieure, il gagna Marseille. Là...

Le parquet d'Aix, les premières constatations faites et la brigade mobile de Marseille chargée de l'enquête, avait envoyé une commission rogatoire à Nantes. Mme Nicolay, prévenue par le chef de la Sûreté, M. Lemoine, accourut à Istres, et reconnut son mari. Dès lors l'enquête commençait véritablement.

L'auto de Nicolay avait disparu et avec elle ses papiers, son argent, tout un lot de tissus et de soieries. On réussit à établir rapidement que Marcel Nicolay avait fait la connaissance d'un homme qui avait feint de l'avoir connu autrefois. Marcel Nicolay était seul. Il avait accepté, par nonchalance, cet ami qui s'imposait lui-même. Ils étaient allés tous les deux au cinéma, au dancing. Dans la journée du samedi, le garagiste à qui Marcel Nicolay avait confié son auto avait vu, lui aussi, son client accompagné de ce jeune homme brun, grand, maigre, au profil busqué, aux yeux faux. Et Mme Nicolay avait reçu une lettre assez étrange de son mari, dimanche, le jour même du crime.

« J'ai rencontré, lui disait-il, un vieux camarade depuis longtemps perdu de vue. Il est aviateur. Je l'emmène avec moi en auto jusqu'à Istres et de là il me conduit à Paris en avion. »

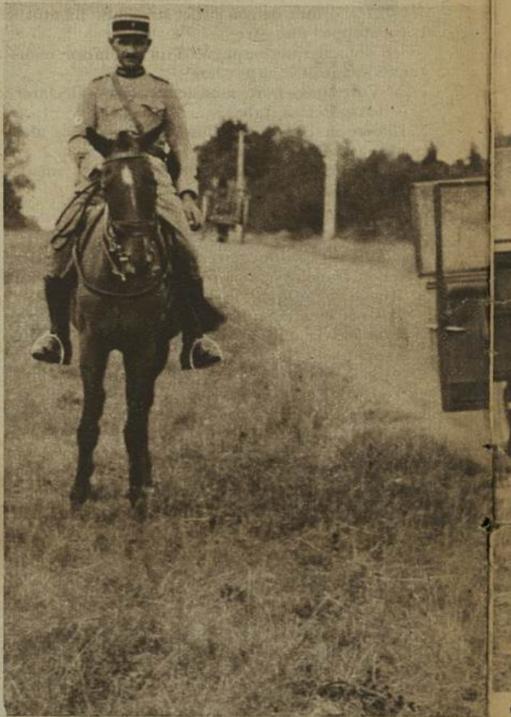
Ces renseignements étaient vagues. Ils suffirent pourtant à la Sûreté marseillaise pour identifier le mystérieux compagnon de Marcel Nicolay, le trop affectueux ami qui devait être son meurtrier. Le signalement était caractéristique et les fiches de l'anthropométrie révélèrent tout. L'aviateur complaisant s'appelait Paul Bouveret. Son dossier judiciaire s'avouait impuissant à déterminer son identité exacte. Gouvet ou Bouveret. Il a enfin 34 ans, est né à Gray, dans la Haute-Saône. On l'a trouvé à la légion étrangère, puis en prison, deux fois de suite, à Dijon, pour port illégal de décoration, en 1918. Il se dit aviateur. L'est-il? Comment le contrôler exactement? Enfin, à la suite d'un accident, on l'a amputé de deux doigts de la main gauche. Le crime était patent, l'assassin présumé. Les enquêteurs assis, les logiciens, les faiseurs de déductions, les ficheurs avaient terminé leur tâche. La poursuite commençait. Quand on a volé une auto, quand on est écrasé par un signalement aussi net, on ne disparaît pas comme dans une féerie. L'engrenage de la Justice se mit en marche.

La police centralisée, en France, est confiée aux gendarmes et aux brigades mobiles. Autrefois, avant la guerre, les brigades étaient seules à faire du travail profitable. Les gendarmes, braves soldats, souvent d'anciens sous-officiers rengagés, faisaient paisiblement ce qu'ils croyaient être leur devoir, c'est-à-dire, de maintenir l'ordre et de présenter sans effroi leurs silhouettes populaires vêtues de bleu sombre aux coups des malfaiteurs qu'on leur demandait d'arrêter. Aussi bien les a-t-on assez chansonnés. Mais depuis, avec une nouvelle conception de la police, on s'est

efforcé de faire l'éducation des gendarmes. On a voulu qu'ils puissent participer à une enquête d'une manière intelligente, c'est-à-dire utile. On a d'abord exigé des candidats un certain degré d'instruction et même de culture. Puis, par des leçons et des exercices raisonnés, on a développé leurs qualités d'enquêteurs. Qu'on regarde nos gendarmes. Ils ont perdu cette lourdeur, cette apparence massive qui rendait si facile leur caricature. En même temps que leurs grosses moustaches, il semble qu'ils aient perdu cette épaisseur d'esprit, ce sens primaire du raisonnement qui a fait la joie de tant de faiseurs de couplets. Désormais, les enquêteurs civils peuvent compter sur eux. On pourrait presque dire avec eux. En effet, les gendarmes, qui sont toujours les premiers arrivés sur une affaire, s'efforcent de la débrouiller, de l'éclaircir avant la venue des policiers, et souvent ils y réussissent. Cette amicale rivalité s'éteint dès que l'affaire est grave, dès que la vérité tarde à éclater, et dès lors c'est dans un esprit d'étroite collaboration que les gendarmes travaillent avec les inspecteurs des brigades mobiles.

Il y a seize de ces brigades en France, installées dans les grands centres, Paris, Marseille, Montpellier, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Rennes, Lille, Lyon, Dijon, Caen, Toulouse, etc.

Un commissaire divisionnaire est placé à la tête de chacune d'elles et elles comptent en moyenne quinze inspecteurs, trente dans les centres très importants. Chacune



Une auto de la gendarmerie



Les voitures des romanichels cachent souvent des objets volés et quelquefois des individus recherchés; on les inspecte.

LALI



sur les lieux du crime.



Bouveret vient d'être arrêté ; il passera la nuit à la gendarmerie.

ROUTE

a une auto à sa disposition. Elles en auront bientôt plusieurs, sans doute. La direction du contrôle est à Paris, à la Sûreté Générale, et c'est M. Duclaux qui est le chef de ce service prodigieux d'activité et de puissance.

Un criminel est lâché à travers la France, en l'espèce Paul Bouveret. Le commissaire Michele, chef de la brigade de Marseille, a immédiatement envoyé un télégramme à Paris. Et du cabinet de M. Duclaux, aussitôt les ordres sont partis. Un télégramme est rédigé :

« Assassin présumé du négociant Marcel Nicolay, en fuite à partir d'Istres. Grand, mince, brun, visage maigre et anguleux, nez très aquilin, se dit aviateur. Amputé de deux doigts main gauche. Conduit une auto seize chevaux, conduite intérieure, de couleur sombre, marque X... Doit être vêtu trench coat beige et casquette aviateur avec galon d'or. »

La dépêche est transmise immédiatement, soit par télégramme, soit par téléphone, à toutes les brigades mobiles, à toutes les brigades de gendarmerie de France, à tous les ports, à tous les postes frontières. D'un seul coup, l'araignée a tissé sa toile. En trois heures, toutes les routes de France sont surveillées, tous les moyens de fuite sont bloqués. L'assassin ne passera pas.

■ ■ ■

Pour échapper, il lui faudrait se terrer, vivre des semaines sans bouger, à la merci,

d'ailleurs, d'un indicateur, d'un hasard, d'une trahison. Mais un cœur lucide et logique. L'épouvante le pousse droit devant lui. Paul Bouveret a une auto. Il fonce, ne regardant que derrière lui. C'est devant lui, c'est autour de lui, c'est derrière chaque arbre du chemin que l'attend la justice.

Après quelques heures de tâtonnement, on retrouve sa trace à Nîmes. Arrivé là en auto, Bouveret a abandonné dans un garage, pour quelques dizaines de francs, des accessoires, la roue de secours. Et il va. Désormais il est à la merci d'une crevaillon, d'une panne, d'une défaillance. Il est seul contre tous. Aveugle, inconscient, il va. Il fuit.

Et commence alors, à partir de mardi, la dramatique chasse à l'homme, sur les routes de France. On repère son passage à Avignon, puis à Valence. Décidément, l'assassin remonte vers Paris. Le filet se resserre. Sur la grande route de Lyon, on guette. Dans la nuit, les gendarmes à cheval, à motocyclette, font des battues, des rondes. A l'entrée des villages, des postes sont installés. Deux, trois gendarmes, accroupis dans les fossés, un projecteur préparé, attendent. Chaque voiture qui passe est cueillie dans le rayon blanc, accompagnée, fouillée. Parfois un coup de sifflet retentit, un ordre crié : « Halte ! »

Dans la nuit, sous la bruine, les hommes vêtus de bleu, le képi enfoncé sur la tête, la pèlerine aux épaules, épèlent, penchés vers la clarté des phares, les papiers d'identité, scrutent les visages : « Montrez votre profil. Montrez votre main gauche. Bon. Passez. » Et les voyageurs s'en vont, surpris, et la garde recommence. De temps en temps, le téléphone parle : « Rien de nouveau. Rien, rien. »

On le voit passer à Lyon, à Beaune où il passe la nuit de mercredi à jeudi. Et il repart. Les policiers s'impatientent. La chasse à l'homme dure trop. Jusqu'à quand ce médiocre aventurier leur glissera-t-il entre les doigts ?

A tous les passages à niveau, à tous les garages, presque à tous les distributeurs d'essence, il y a un gendarme, ou un inspecteur. Les petites autos noires des gendarmeries filent de village en village. Dans les ports, les douaniers, aux postes frontières les soldats guettent. Un miracle seul semble protéger Bouveret. Et il fuit, il fuit sans répit, toujours.

Jeudi on a l'impression, on calcule même qu'il doit approcher de Paris. La surveillance se localise. La banlieue est alertée. A toutes les portes de Paris, surtout à celles qui donnent sur la route de Lyon, un service est installé d'inspecteurs et d'agents. Si Bouveret peut se faufiler dans la ville monstrueuse, il y tombera comme dans un gouffre. Il sera difficile, ensuite, de le retrouver. Mais il n'entrera pas. Et cependant un hasard manque de le sauver. Au début de l'après-midi, une panne l'arrête à cent kilomètres de Paris. Il est sans outils, sans pièces de rechange. Va-t-il abandonner la route, se jeter à travers champs, comme un cerf aux abois. A ce moment, une autre automobile passe. Le voyageur solitaire, M. Dron, est obligeant par nature. Il s'arrête, offre ses services au confrère malheureux. Mais la voiture, trop malmenée, refuse de marcher. Bouveret l'abandonne, monte avec M. Dron, et les deux hommes repartent vers Paris. Le voyageur obligeant s'efforce de parler, de plaisanter. Sombre, les gestes nerveux, la main gauche enfoncée dans la poche de son imperméable, le pseudo-aviateur ne répond que par monosyllabes.

C'est la nuit. La voiture arrive à Ville-neuve-le-Roi. Paris n'est plus loin. Mais

d'une rue une lanterne est agitée, des hommes appellent :

« Arrêtez ! »
Bouveret est perdu. « Filez, ne vous arrêtez pas, râle-t-il. Mais M. Dron n'a aucune raison de se mettre en contravention. Ses papiers sont en règle, ses phares marchent bien, et même sa lanterne arrière. Il stoppe. Trois gendarmes s'approchent aussitôt de la portière. « Vos papiers ? »

M. Dron les montre. L'un des gendarmes se penche, regarde fixement les deux hommes. M. Dron a un visage rond, des lunettes, des joues roses. Ce n'est pas lui. Mais l'autre, l'autre... Ce nez busqué, ce profil aigu... Le brigadier prend un ton dur : « Montrez vos mains ! »

M. Dron lève innocemment les siennes : dix doigts s'écartent. Enfoncé dans le fond de l'auto, Bouveret, livide, tend son bras droit.

« L'autre ! »
Bouveret avance sa main gantée. Et implacable, la voix tombe :



M^{me} Nicolay.

« Dégantez-vous ! »
C'est fini. Exsangue, la tête folle, le faux aviateur enlève le gant de cuir fauve. Cette main n'a que trois doigts.

« Vos papiers ! »
Cette fois, Bouveret n'agit plus que mécaniquement, sans réfléchir. Il tend la liasse de papiers qui sont restés dans le trench-coat. A la lueur d'une lampe électrique, le brigadier les examine. Un nom lui saute aux yeux. « Marcel Nicolay. »

Marcel Nicolay est mort, une étoile rouge à la nuque, là-bas, dans un fossé, à Saint-Mitre. Celui qui a ses papiers ne peut être que son assassin.

« Paul Bouveret, nous vous arrêtons. »
La chasse à l'homme est terminée. Pendant que M. Dron stupéfait, apprend qu'il a promené un assassin dans son auto, dans le poste de la brigade, les gendarmes serrés autour de ce visage décomposé, essaient d'arracher l'aveu.

« Parle. Parle donc. Tu ne peux pas nier l'évidence. »
Buté, Paul Bouveret se tait. L'officier de gendarmerie peut téléphoner, un peu après :

« Nous avons pris Paul Bouveret. Il nie tout. »
L'engrenage, le merveilleux mécanisme a fonctionné. L'homme poursuivi n'a pas échappé, parce qu'il ne pouvait pas échapper. Le rôle des enquêteurs assis, des magistrats, reprend. L'affaire redevient banale. Le drame s'est terminé au moment où sur la route l'hallali a sonné.

F. DUPIN.

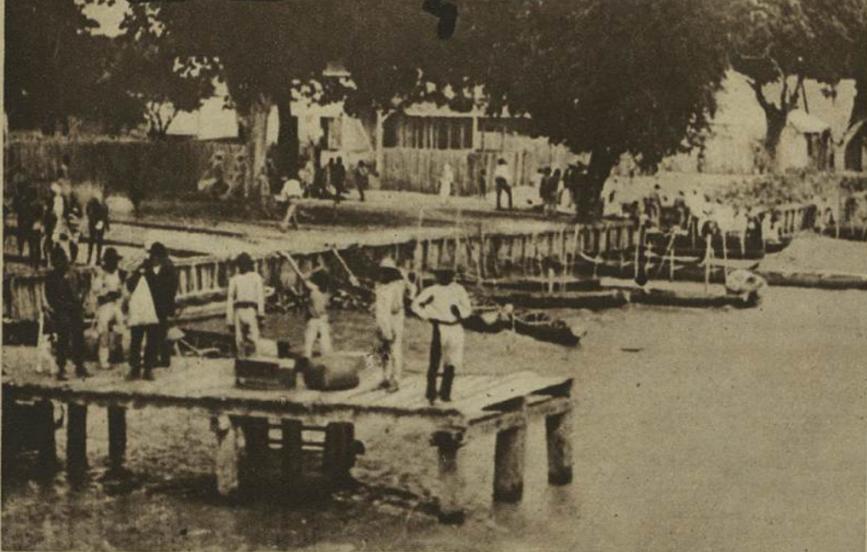


est à l'affût sur la route.



Les barrières des passages à niveau sont fermées ; bonne occasion pour les gendarmes d'inspecter les automobiles et leurs occupants.

FORÇATS



Les quais et le débarcadère de Mana.

VI. - L'homme et le requin

Les mers des tropiques sont infestées de squales, plus connus sous le nom de requins.

Aux îles du Salut, l'exiguïté du terrain ne permet pas d'enterrer les forçats décédés. On les mouille. Le mouillage se fait vers cinq heures du soir, avant la tombée de la nuit. Les canotiers vont chercher le mort à l'amphithéâtre. Le même cercueil de bois blanc, peint en noir, sert depuis toujours.

Les canotiers le descendent jusqu'au quai, le chargent dans le canot, prennent leurs avirons et s'éloignent de deux encablures au large des îles. Toujours au même endroit, le canot s'arrête. Les requins sont là tout autour. Ils ont senti et s'apprêtent à la curée. Ils n'en auront pas tous. Un des canotiers lève le couvercle du cercueil, un autre attache une pierre aux pieds du mort, puis on mouille le cadavre. A peine le corps est-il à l'eau que les requins l'ont déjà dépecé, un bras, une jambe, le tronc, la tête... C'est fini en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

La voracité des squales est effrayante à voir. Mais il s'agit ici de morts, qu'on jette à la mer, entourés d'un linceul.

Il n'en serait pas de même pour un vivant qui tomberait à la mer, surtout s'il sait nager.

Le requin est encore plus stupide que vorace. Des faits nombreux m'ont démontré que sa réputation de mangeur d'homme est surfaite. Les requins ayant goûté de l'homme sont certainement une infime minorité.

Incontestablement, le requin a peur de l'homme, ou plutôt de ses mouvements de nage. Ces bras et jambes qui se tendent et se détendent ne semblent lui dire rien de bon. Sa stupidité prend nos pauvres abatis pour des armes redoutables. Considérons que nul habitant des mers ne nage comme l'homme. Je ne conseille pas au nageur de faire la planche ou de nager mollement dans le voisinage des requins. Il aurait beaucoup de chances d'être happé. Mais s'il nage vigoureusement, les stupides squales se tiendront à distance respectueuse, attendant peut-être que le nageur s'épuise, mais n'osant pas affronter l'inconnu de ces mouvements insolites.

Des faits. Au même endroit où on mouille habituellement les morts des îles du Salut, le forçat Palanco fit un sauvetage dans les conditions suivantes. Palanco était canotier. Il était de l'équipe du soir qui emmenait les vivres de Royale à Saint-Joseph, et aussi les forçats envoyés là pour des motifs divers. Un d'eux y était envoyé ce soir-là pour avoir, étant garçon de famille, courtisé de trop près sa patronne. Le commandant Crucioni, homme sage, au lieu de punir l'amoureux, l'envoya tout bonnement à Saint-Joseph.

Désespéré, le pauvre diable se jeta à la mer, juste à l'endroit où l'on mouille les morts. Palanco lâche son aviron, plonge et ramène le désespéré. Mais celui-ci se débattait, car il voulait réellement en finir avec la vie, et cherchait à entraîner au fond de l'eau son sauveteur. Cette lutte homérique dura bien cinq minutes. Finalement, Palanco épousa le pauvre diable et le ramena à bord du canot. Pas un requin n'osa approcher de ces deux proies pourtant faciles.

Une autre fois, le vapeur *Mayoni* perdit une de ses ancres au fond de la rade des îles.

Le commandant demanda des plongeurs volontaires pour en repérer l'endroit exact. Six forçats se présentèrent et, durant plusieurs heures, explorèrent à tour de rôle le fond de la rade.

Aucun requin n'y toucha.

En compagnie du parisien Cottet et du marseillais Maurice, dit le Gravat, j'eus l'occasion d'expérimenter un jour la stupidité des squales. Le portecclés arabe Azzoug péchait la tortue à l'île Royale. Il était grimpé sur une roche avancée dans la mer, la roche du Crime et, armé d'une longue perche à crochets, cherchait à accrocher sous la carapace les tortues en quête d'algues marines. Une vague soudaine l'enleva de sa roche et l'envoya à 200 mètres en mer. Cet endroit était précisément proche de la boucherie. Les requins y étaient nombreux, attirés par les entrailles des bœufs que les bouchers jetaient à la mer.

Azzoug, sans lâcher sa perche qui touchait parfois le fond des roches, se maintint sur l'eau

assez longtemps pour qu'on vienne le tirer de là, car il ne savait pas nager. Mais la mer grossissait, Maurice fut plusieurs fois rejeté à la côte par les vagues pressées. Cottet et moi, après dix minutes de nage heureuse, nous réussîmes à atteindre Azzoug et à le ramener à la côte. Les squales, à 300 mètres, n'osèrent pas nous happer.

Aux îles du Salut, il y a beaucoup de langoustes dans les trous des roches. Les pêcheurs allaient les y chercher à la main, restant parfois plus d'une minute sous l'eau. Les squales, tout autour, n'osaient pas approcher; et pourtant, les pêcheurs ne nageaient pas quand ils fouillaient les trous des roches.

Bien que la baignade en pleine mer soit interdite en dehors des bassins affectés à cet usage, de nombreux baigneurs, dédaignant le règlement et les squales, s'en allaient loin de la côte et revenaient toujours.

L'un d'eux pourtant, le canotier Boulay, se fit



Le surveillant "Pied de Choux".

happer dans la rade de Royale. Il avait l'habitude de se baigner tous les soirs, une fois sa journée faite. Ce soir-là, la mer était couverte d'écume plus que d'ordinaire. Avant de remonter l'escalier du débarcadère, Boulay, encore dans l'eau, mais droit sur les marches, essayait de la main l'écume qui lui couvrait le corps. Un requin le happa par derrière, lui sectionnant le sexe et une cuisse, car il avait les jambes écartées. Il eut la force de remonter l'escalier. On le conduisit à l'hôpital, où il guérit.

L'exemple de Boulay, unique durant mes onze ans et demi d'îles, confirme bien que le requin ne happé que le nageur au repos.

Quant au non-nageur, c'est une autre affaire.

Si on connaissait l'incroyable stupidité des squales, l'épouvante qui saisit le nageur à la vue de son immense gueule ne paralyserait pas ses mouvements.

Les pêcheurs guyanais connaissent bien la peur qu'ont les requins des objets brillants sous l'eau. Quand ils pêchent sur la côte, dans l'eau jusqu'au ventre, ils ont soin de porter une ceinture d'où pendent de petites bouteilles blanches à facettes. La lumière, jouant par réfraction sur ces facettes, suffit à tenir les squales à distance. Tous les objets brillants, colliers, bagues, bracelets, boutons de métal, plaques de ceinturons, etc., ont la même propriété. Les bons noirs, ignorant ces élémentaires lois de physique, attribuent tout le mérite à ces objets et les élèvent au rang mystique de grigris. Pas un n'entrera dans l'eau sans en avoir abondamment pourvu sa ceinture. Il n'est pas défendu d'avancer que des naufragés ont dû leur salut à des objets brillants analogues qu'ils portaient sur eux.

(Lire la suite page 10.)

GRATUITEMENT

20 Succès du catalogue Edison Bell

les disques à aiguille les meilleurs du monde

OFFERTS aux souscripteurs d'un de NOS PHONOS payables à partir de 12 versements de 25^{fr} ou au comptant au prix exceptionnel de 250 Frs



MODÈLE DE NOTRE RICHE MALLETTE 32x28x13 gainerie fine, moteur puissant, diaphragme sonore plateau suédois, garnitures nickelées (Nombreux autres modèles)

Catalogue franco
COMPTOIR DES FABRICANTS
SERVICE N° 66
212, Rue Saint-Jacques, PARIS (V)

L'ENNUI c'est LA MORT
Pour RIRE et FAIRE RIRE
Farces, Attrapes, Surprises, Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues, Pièces de Comédie - Livres utiles et de jeux, Magie, Magabisme, Hypnotisme, etc. Art. de Cotillon et Carnaval, Meth. de Danse, Instruments de Musique, etc. - Secrets de toutes sortes. Toujours des nouveautés. Catalogue illustré, 21. en timbres. Aujourd'hui H. Billy, 8, r. des Carmes, Paris-5^e
Maison de Confiance fondée en 1808

SITUATION LUCRATIVE
Indépendante sans capital Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'École supérieure de Représentation fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis, 38 bis, Chaussee d'Antin, Paris.

PIERRE LCEWEL
Tableau du Palais
Les avocats
vus par un avocat.
Les journalistes
vus par un journaliste.
Un volume des "Documents Bleus", 12 fr.

NOTRE CONCOURS
Il ne tient qu'à vous d'obtenir ce Joli SERVICE à CAFÉ 15 pièces, en Limoges décoré! Afin de faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous distribuons gratis, sans aucun frais, de nombreux Services, parmi les bonnes réponses à notre question. Il suffit de compléter ce proverbe:
R - e - n - e - s - s - e - z - v - o - u - s - d - e - c - u - i - r - e - l - e - s - s - e - z - v - o - u - s - d - e - c - u - i - r - e
Le nombre des Cadeaux n'est pas limité. Chacun peut donc obtenir ce joli Service. Ecrivez en joignant enveloppé à votre adresse au CONCOURS de la MANUFACTURE, Serv. 122, r. Malebranche, Paris

Ceci remplace
Cela
avec...
700 = 70

L'HÉLIOSECTEUR 3

L'HÉLIOSECTEUR 3 est un récepteur à 3 lampes, fonctionnant sans antenne et entièrement alimenté sur secteur alternatif :

ce qui signifie : PLUS DE PILES PLUS D'ACCUS PLUS D'ENTRETIEN — FONCTIONNEMENT ININTERROMPU PUISSANCE CONSTANTE DES AUDITIONS

L'HÉLIOSECTEUR 3 est par excellence le poste économique et pratique. C'est le type d'appareil le plus répandu en ALLEMAGNE et en ANGLETERRE... et c'est beaucoup dire.

EN FRANCE, il était jusqu'à ce jour beaucoup trop cher. Mais la SOCIÉTÉ RADIOÉLECTRIQUE HÉLIOS, après deux années de recherches, le met aujourd'hui à la portée de tous, et sort l'HÉLIOSECTEUR 3, complet, avec lampes et diffuseur, au prix de :

980^{fr} au comptant
ou avec un an de crédit : **100^{fr} à la commande -- 73^{fr} à la livraison**
le solde en 12 mensualités de 73 francs

Profitez de ces conditions, et commandez en utilisant le bon ci-dessous

BON DE COMMANDE (Souscription D)

Je soussigné, déclare souscrire à un "HÉLIOSECTEUR à 3" complet, conforme à la description ci-dessus et garanti un an. Ci-joint (par chèque ou mandat), veuillez trouver :

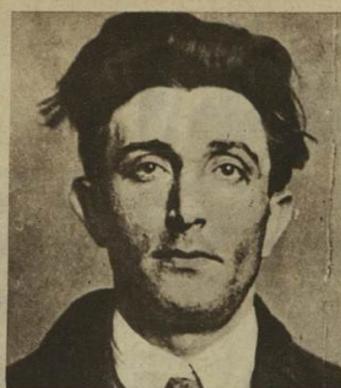
Rayer le mode : 980 francs pour le paiement comptant.
non choisi : 100 francs. Je paierai 73 francs à la livraison et le solde en douze mensualités de 73 francs.

Nom et prénom : _____ Date et signature : _____
Adresse : _____

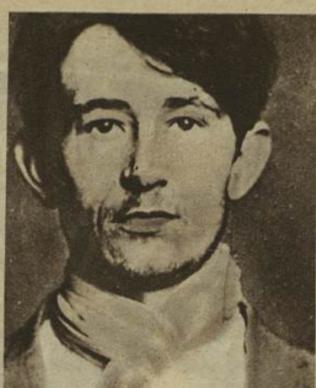
Société Radioélectrique HÉLIOS
39, Rue Victor-Massé — Téléphone : TRUDAINE 50-11
Magasins ouverts tous les Jours de 9 h. à 19 h. : les Mardis et Vendredis soir de 21 à 23 h.



Calendini



Chiocca



Griffaut



Mariotti



Leonetti

Les bandits tragiques de Marseille

RE sont de remarquables échantillons de la pègre marseillaise. « Remarquables » ? Entendons-nous sur le mot : non qu'ils soient dignes de frapper l'imagination par un de ces actes de courage, dont d'autres bandes fameuses, jadis, ont donné l'exemple ; les bandits de Marseille ont accompli leur crime sans grande difficulté ; une bonne préparation, une sorte de répétition générale leur avaient suffi ; ils avaient pour eux la force du nombre et des armes, l'heure favorable, une après-midi de novembre assez sombre,

à la paye des ouvriers de la Société de Constructions navales de la Ciotat. Un employé de la banque, M. Marcellin Loudier, suivait les encaisseurs ; lui seul était armé ; il devait protéger ses camarades, que l'uniforme bleu, la casquette aux initiales de la banque pouvaient désigner tout naturellement à une agression. Il sortit son revolver ; un quatrième individu, qui jouait auprès des agresseurs le même rôle de protection, tira presque à bout portant sur Loudier une balle qui lui perça le cœur.

Les bandits disparurent aussitôt avec une automobile qui les attendait à cet endroit même ; dans la voiture, que conduisait un chauffeur ami, se trouvait un cinquième individu qui surveillait l'attaque.

L'automobile démarra immédiatement, pendant que le meurtrier de Loudier promenait en fauchée son revolver pour couvrir la fuite... Un passant, monté sur un taxi, essaya bien de leur donner la chasse ; même, il tira dans leur direction une balle qui brisa la glace arrière de la voiture... Mais ce fut tout. On perdit la trace de la 4549 - 11 - 14. Et, d'ailleurs, qu'importait ! C'était un faux numéro...

Les bavardages du patron du Regal-Bar.

Trois jours après, la police connaissait les noms de l'assassin de M. Loudier et de ses complices... Les murs des bars ont des oreilles ; on parle trop autour du Vieux-Port et à voix pas assez basse ; on ne se méfie pas de ce consommateur qui ne détonne pas dans ce milieu... Ce « vrai de vrai » se hâte de prendre pour confident M. Grisoni, chef de la Sûreté marseillaise. Le 24 novembre, toute la bande, sauf le chauffeur Olivier, découvert quelques jours plus tard, était coffrée. Pour la plupart, des Corses.

Les instigateurs du coup, ce furent Ceccaldi et Thomas.

Paul Ceccaldi, d'une excellente famille d'Evisa, était entré au Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, en 1924, après avoir passé dix-sept ans dans l'armée. Cet ancien adjudant se fit garçon de recette ; il quitta la banque en 1928 et mérita le plus élogieux des certificats. Ceccaldi prit alors la gérance du Regal-bar, 34, rue d'Endoume... Il y recevait ses anciens collègues ; on y parlait tout naturellement des attentats qui se renouvelaient contre les encaisseurs...

Un jour, un client du Regal, Marius Thomas, qui, à 24 ans, trouvait agréable de vivre de la pension alimentaire que voulait bien lui servir sa maîtresse Magaia, dite « Louissette », fille publique, demanda au patron du bar quelques renseignements.

Propos imprudents, tout d'abord ? Peut-être. Ceccaldi donna tous les détails qu'attendait Thomas : comment, chaque mercredi, le Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie fait déposer à la poste de la rue Colbert, des sommes considérables, qui doivent être envoyées à la Ciotat pour la paye des ouvriers ; comment s'effectue ce dépôt de fonds : par deux employés, en uniforme bleu, escortés par un vieil employé et son browning. Le trajet est simple : en quittant le siège de la banque, à la Cannebière, les trois employés coupent à travers le terrain vague, derrière la Bourse, pour gagner directement le bureau de poste.

Ceccaldi avait bavardé... Les renseignements n'étaient pas tombés dans l'oreille d'un sourd. Savait-il, lorsqu'il les donna, quelle en devait être l'utilisation ? Il le nie mais les jurés d'Aix-en-Provence hésiteront peut-être à le croire, lorsqu'ils sauront qu'il eut sa part du butin. Et si, dans le partage, le tenancier du Regal-

Bar ne fut pas oublié, c'est sans doute que l'honnête homme de jadis avait changé de peau...

De Calendini à Griffaut, via Mariotti, Chiocca, Leonetti.

Marius Thomas, à la belote, « causa » à Calendini. Un numéro que ce Bastiais, obligé de quitter sa ville où il était vraiment trop mal noté. André Calendini, dit *Chocho*, s'est fixé à Marseille ; il y a été plusieurs fois condamné et alterne ses séjours à la prison Chave et à l'asile d'aliénés de Saint-Pierre. Cela lui vaut un petit traitement mitigé ; ses excès d'alcool expliquent cette débilité mentale que d'indulgents aliénistes lui ont reconnue ; mais quand il n'est pas observé, ce débile paraît avoir un cerveau parfaitement lucide...

« ... Moi, je peux me payer un coup... je ne risque rien... parce qu'on me prend pour un fou !... »

Et en sortant de l'asile, en 1921, il traduit ainsi sa joie. Néanmoins, comme il convient d'entretenir de temps à autre l'opinion que les médecins ont de sa singulière personne, Chocho décide une nuit, de prendre un bain dans la fontaine Cantini, qui a supplanté sur la place Castellane, l'obélisque relégué maintenant, bien loin du côté de Mazargues. On repêche Calendini, tout nu ! Calendini se chargea de recruter le personnel qui devait utiliser les renseignements que l'on tenait, par divers intermédiaires, de Paul Ceccaldi...

Tout de suite, il pensa à son ami, Mariotti dit *Charlot*, souteneur, pour changer. Chiocca, lui aussi, était tout indiqué.

Chiocca, fils d'un pêcheur d'Ajaccio, avait été réformé en 1918 ; il servait à Toulon dans les équipages de la flotte. Lui aussi, comme Calendini, peut prétendre à l'aliénation mentale... Il fut pour ce motif, réformé avec pension d'invalidité à 45 % ! Le psychiatre qui l'examina avait été victime de cet excellent simulateur ! Chiocca, parmi ses compagnons de belote, prenait figure de chef : il montra toute son autorité dans la préparation du crime.

Une recrue originale que Lucien Léonetti, originaire de Propriano, où l'on mange de si bonnes langoustes ! Léonetti — sorti lui aussi des équipages de la flotte après s'être offert le luxe de troubles mentaux — décidément, la bande réalise, à la manière du Théâtre classique, cette belle unité, avait tâté de la politique ; il est vrai qu'à Marseille, l'hôtel de ville domine, voisinage cocasse, les bars du Vieux-Port ; entre deux parties de belote, on peut songer à réaliser de plus hautes ambitions... Malgré ses deux condamnations, Lucien Léonetti se présenta en 1928 aux élections... Il ne recueillit pas d'autres voix que la sienne !

Pour assurer le succès de l'attentat, il fallait être cinq : le cinquième, de l'avis unanime, ne pouvait être mieux choisi : ce fut Jean-Baptiste Griffaut, dit « la Griffie », sobriquet professionnel de ce voleur à l'esbroufe, grand arracheur de sacs et sacoches...

La Griffie

De beaux antécédents : la chance le sert au début de sa carrière criminelle. Le 14 novembre 1923, à Ajaccio, il attaque un commerçant, M. Paravisini, lui arrache la serviette qu'il porte et qui contient 12.000 francs ; il assure sa fuite en tirant des coups de revolver.

Il est inculpé ; les preuves ne sont pas suffisantes ; on le relâche ; il bénéficie d'un non-lieu. Depuis il a avoué. Un peu plus, un peu moins...

En novembre 1924, il réussit le même coup sur M. Badoix, receveur municipal d'Ajaccio, et lui

vole 150.000 francs. Mais cette fois, il est pris et condamné par la cour d'assises à 5 ans de prison et 10 ans d'interdiction de séjour.

Applique-t-on jamais cette pénalité accessoire, quand on s'appelle Griffaut et qu'on a deux relations dans la « haute ». Deux sénateurs de la Corse s'intéressent à lui, lui font obtenir sa libération conditionnelle en mai 1928, et il débarque, aussitôt libre, à Marseille !

On croit rêver...

L'attentat fut décidé pour le mercredi 14 novembre, dans un conseil de guerre tenu à la *Civette provençale*, le bar d'Honoré Eyssautier, rue Coutellerie. Le 7 novembre, on procéda à la recon-



La banque d'où étaient partis les encaisseurs.

évidente supériorité d'une troupe, dont chacun des acteurs connaît à fond son rôle, d'ailleurs très limité, contre trois malheureux employés de banque, qui n'avaient pour toute garantie qu'une insuffisante et ridicule protection.

Donc, pas d'interprétations erronées ; les sinistres coquins qui comparaitront le 9 décembre devant les Assises des Bouches-du-Rhône ne sont remarquables que parce qu'ils se présentent, triés sur le volet comme des spécimens d'exposition, cette faune inquiétante qui se tapit aux alentours du Vieux-Port, à l'ombre des ruelles que parcourt, l'été, les caravanes de touristes, amateurs attardés d'un pittoresque devenu classique ou dans l'arrière-salle des bistrotts, qui s'ouvrent sur les embarcadères du Château d'If, ou du phare du Planier...

Remarquables, mais à ce seul point de vue, Griffaut et Chiocca et Calendini et les autres, extraits de leurs tanières, arrachés aux parties de belote qu'ils reprenaient entre deux crimes, pour être jetés au plein jour des Assises, aux juges populaires, leurs compatriotes, qui les redoutent trop pour ne pas les châtier.

Mais pour le reste, assassins vulgaires, ils sont lâches : ils l'ont montré dès leur arrestation, si rapidement obtenue grâce aux dénonciations d'indicateurs ; leur seul souci, ce fut de s'accabler les uns les autres, au grand profit de la police, qui n'osait espérer une tâche si facile, mais à leur propre confusion.

Les jurés des Bouches-du-Rhône vont les juger

L'attentat du 21 novembre.

L'attentat avait bouleversé Marseille : le 21 novembre 1928, un peu après quatre heures du soir derrière la Bourse, dans ce terrain vague, où s'élevaient jusqu'en ces dernières années tant de bâtisses sordides, enfin démolies, les encaisseurs du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, MM. Roques et Confortini étaient attaqués par trois individus qui, ayant braqué sur eux des revolvers, leur arrachèrent trois plis contenant ensemble 385.000 francs ; les encaisseurs allaient déposer cette somme au bureau de poste de la rue Colbert, comme tous les mercredis, puisque ce jour-là s'effectuait le transport des fonds nécessaires



Le lieu de l'attentat.

naissance des lieux ; le 14, on devait tenter le coup à l'esbroufe : Griffaut et Léonetti arracheraient les plis, pendant que Chiocca, Mariotti et Calendini protégeraient la retraite ; mais le 14 novembre, il plut... Les employés du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie avaient leurs pélerines... Il était plus difficile de prendre les plis... Une brigade d'agents cyclistes survint, sur ces entrefaites...

Les dieux n'étaient pas favorables : il fallait remettre l'opération à huitaine...

Ce qu'on fit, mais avec une importante modification au programme : le vol à l'esbroufe était incertain ; il était plus prudent de s'enfuir dans une confortable « conduite intérieure ».

Sans retard, Chiocca trouva le chauffeur : Albert Olivier, dit *le Balafre*, parce que sa joue droite porte la marque d'un coup de rasoir... un Martiniquais, repris de justice et qui venait de voler l'automobile d'un négociant, M. Jullier.

Le scénario se réalisa, comme il avait été prévu tragiquement. M. Loudier fut tué par *la Griffie*, comme il tentait de secourir les deux employés, et *la Griffie* eut le cynisme de déclarer que s'il devait tirer, c'est qu'il s'était cru en danger !...

Le repaire de la Moussine.

« ... J'en ai tué un », dit Griffaut en montant précipitamment dans la voiture où ses complices étaient déjà installés... Olivier les conduisit dans une villa isolée, sur la route de Marseille à Aix, à l'intersection du chemin qui conduit à Bouc-Bel-Air.

La villa *Marie-Louise* appartient à Octave Sénac, aubergiste, qui l'avait mise à la disposition des bandits pour les abriter momentanément : dans la soirée, Griffaut et ses hommes regagnèrent Marseille, mais en se séparant, pour ne pas attirer les soupçons. Tout le monde se retrouva au bar Eyssautier, où eut lieu le partage de la galette : Ceccaldi et Thomas, à qui l'on devait le « tuyau » ne furent pas oubliés... On confia à Eyssautier, en dépôt, 130.000 francs qui furent trouvés par la police, dans des couvertures...

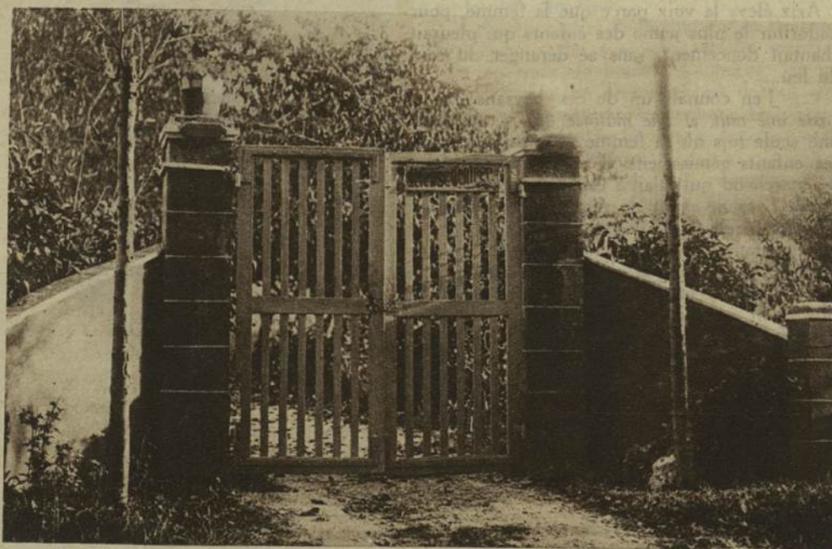
Chez un autre débitant, Santoni, on saisit 17.000 francs...

L'assassin et ses complices directs, les indicateurs du coup, les receleurs, l'aubergiste Sénac qui tenta d'égarer les policiers en les lançant sur la fausse piste d'un imaginaire Hippolyte Blanc, savent quels comptes sévères vont leur demander l'avocat général Lacaux et Me Victor Bataille, partie civile au nom des enfants de M. Loudier.

Ils ont confiance dans le talent de leurs défenseurs : M^{es} Campinchi, Delauney, Acquatella, Pellegrin, Cavoret, Grisoli, Escoffer, Verdôt-Martiniot...

Les débats du procès dureront une semaine et peut-être davantage, car de gros incidents sont probables.

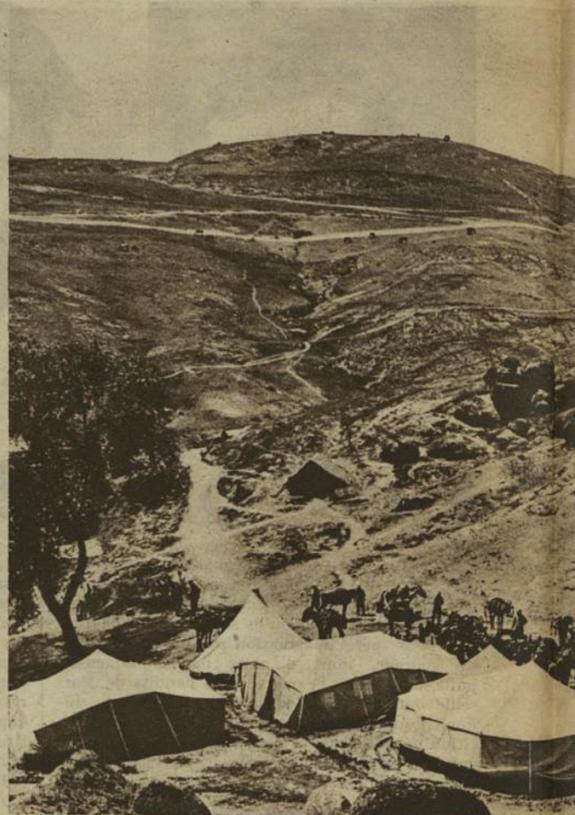
Jean MORIÈRES.



L'entrée de la villa Marie-Louise, refuge des bandits.



On lit à des brigands leur condamnation à mort.



Un campement de gendarmes en

LES ROIS DES

II. - Le Comitadji blessé.

Vodena (De notre envoyé spécial).

Le soir-là, nous dinâmes à Klidoniana et la nuit vit notre automobile couverte d'une boue livide danser sur la route défoncée. Partois, il n'y avait même plus de route et dans le sol mouvant Aziz se dirigeait d'instinct droit vers quelque arbre ou quelque rocher qui se découpaient dans le ciel plein de lune. Derrière nous, les ornières profondes que nous faisons se remplissaient lentement d'eau. Parfois aussi nous traversons quelque village. Rien ne vivait sauf le jardin de la petite mosquée de pisé blanc. Des vieillards en haillons y rôdaient avant de se coucher parmi les fleurs, pour dormir. Aziz était penché sur son volant les dents serrées et moi j'étais raidi par le froid et l'attention à côté de lui, la main refermée dans la poche de mon manteau, sur mon revolver. Nous étions sur cette route dont chacun sait en Albanie que les rôdeurs la gardent et la barrent. Ce ne sont plus les classiques bandits dont les Lemtze finissaient la race pure, mais des isolés, des détresseurs médiocres d'allure et de manière. On m'avait dit : « Évitez cette région ». Et nous la traversions dans cette nuit et ce silence dramatiques. Un moment, pourtant, brisé j'avais fermé les yeux et je m'étais à peu près endormi. Un cahot plus violent que les autres me réveilla. Je vis qu'Aziz avait décidé abandonné le dessin de route et qu'il poussait la voiture parmi le marécage, vers je ne savais quel repère. Je lui criai :

« Tu dors ».

D'un geste il m'invita à lui faire confiance. Nous traversions un petit torrent et l'eau noire pleine de reflets d'or dépassait les marchepieds. Nous finîmes par arriver devant une maison, isolée, dont les fenêtres brillaient. Aziz frappa à un volet et dit quelques mots, la bouche collée à la fente du bois. On nous ouvrit aussitôt. Les paysans étaient encore à table et dinaient. L'homme était petit et maigre avec des yeux jaunes toujours immobiles, sa femme était jolie, mince et souriait. Quatre enfants très jeunes mangeaient de la soupe, sages. Il y avait l'icone dans un coin, le fusil accroché au mur et la pèlerine en poils de chèvre jetée sur une chaise. La pièce était propre et fraîche. Au-dessus de la cheminée on voyait le portrait en lithographie du roi Zog à cheval, couvert d'aigrettes, de mantelets d'hermine, d'aiguillettes et de sabretaches. C'était la demeure d'un paysan sans fortune mais rangé et heureux. On nous fit fête et la femme apporta avec précautions un bocal de raisins à l'eau-de-vie et des confitures. Entre le mari et la femme le nom d'Aziz revenait souvent et ils le prononçaient avec une joie sincère.

Les brigands amateurs

« C'est un ami de mon père, me dit Aziz. Ou plutôt cette maison était pour mon père une maison amie. Jamais, au temps où il tenait la montagne, il n'y a demandé en vain du vin, un lit ou même une cachette. Notre hôte Orima était un petit garçon alors. Mais ses parents ont disparu comme mon père, lui a gardé la règle de l'amitié et moi de la reconnaissance. »

« Pourquoi m'as-tu conduit ici. Est-ce seulement pour achever de passer la nuit ou

Orima a-t-il gardé des relations avec ceux de la montagne ?

— Bon dit laconiquement Aziz.

La femme coucha les enfants et vint s'accroupir sur une chaise basse, près du feu, les mains aux genoux, la bouche entr'ouverte, rêveuse. Le maître roulait sans arrêt des cigarettes, d'une main, sur sa cuisse et nous les lançait d'un geste de deux doigts, précis et joli. Il écoutait Aziz parler en français, et comme il connaissait ce que son ami racontait il essayait de suivre sans comprendre les mots, aux gestes et aux jeux de visage et de temps en temps il interrompait, en albanais, d'un mot, comme s'il rectifiait. Aziz disait :

« La vie est rude, par ici. Autrefois au temps de la république et des grands brigands on pouvait vivre encore. Elle laissait libre les gens et les biens, eux rançonnaient les riches et soutenaient les plus misérables. Depuis le roi, les impôts sont devenus lourds, on prend les jeunes gens pour en faire des soldats, les vieux bandits n'existent plus. L'hiver, c'est la misère et parfois la faim. Alors, il n'y a plus de bandes de voleurs, il n'y a plus de bandits professionnels et pourtant les voyageurs sont toujours détroussés, sur la route. Ces bandits-là, personne ne les connaît. Ce ne sont jamais les mêmes qui opèrent. On ignore leur nom, on ne les reconnaît pas. On n'en arrête jamais un. »

— Pourquoi ?

Aziz prit un temps.

« Je vous ai dit que la misère rôdait dans la montagne, l'hiver. Quand elle est trop douloureuse, quand les enfants crient de faim dans une maison, le père décroche son fusil et s'en va dans la neige vers les vallons où passent les routes. Parfois, il se met à deux, à trois, entre voisins, entre parents. Le coup fait ils rentrent chez eux inconnus. Quelques-uns ne traversent qu'une fois dans leur vie une passe misérable, n'ont besoin qu'une fois de se faire voleurs. Personne n'en sait jamais rien. C'est une vieille loi, une loi naturelle, humaine, le premier instinct de l'homme peut-être, celui de la rapine par la force, pour la vie. J'en connais un, de ces paysans... »

Aziz éleva la voix parce que la femme, pour endormir le plus jeune des enfants qui pleurait chantait doucement, sans se déranger du coin du feu.

« ... J'en connais un de ces paysans qui a passé une nuit et une matinée dehors, une fois, une seule fois où sa femme était malade et où ses enfants gémissaient. Il a grièvement blessé un marchand qui allait à Coritza, près d'ici, il a eu de l'argent avant de rentrer, il a pu passer au village acheter du lait et du pain, sa femme et ses enfants ne sont pas morts. Une seule fois vous dis-je. Depuis la chance a tourné. Il est à son aise maintenant. Ses quatre enfants jamais plus n'ont eu faim. C'est un honnête paysan. »

La femme avait fini par s'endormir, en même temps que le petit se taisait. Elle était immobile, la tête appuyée au mur, les mains abandonnées. L'homme, un poing à la joue regardait parler Aziz. Il avait un regard limpide et droit. Celui d'un brave et honnête paysan albanais.

Aziz se leva. Nous primes congé et sans bruit pour ne pas réveiller les enfants ni la femme.

■ ■ ■

Nous laissâmes, à la fin de la matinée le lac d'Ochrida et celui de Prespa à notre gauche et nous sortîmes d'Albanie.

Nous nous attardâmes un peu à Florina et à la tombée du jour nous nous arrêtons dans un village pour passer la nuit.

L'auto rangée, Aziz m'entraîna dans les ruelles sales. A la sortie du pays, entre des arbres il y avait l'église, une petite église orthodoxe repeinte de frais en bleu et en gris. Nous y entrâmes. Dans le jardin comme nous sortions, le pope nous aborda. Il était vieux et paisible. Il nous demanda si nous étions des étrangers, nous reconduisit jusqu'à la porte, nous regarda nous éloigner.

Je commençais à connaître cet étonnant Aziz. et je ne lui demandai pas pourquoi il m'avait emmené dans cette église. Il raconta de lui-même, un moment après :

Le pope récalcitrant

« Il y a quelque temps, il y avait ici un pope jeune, venu d'Athènes. Il était beau, il portait sur la poitrine une grande barbe blonde et les filles le regardaient à l'église. Mais il avait des idées modernes, il ne comprenait pas le cœur des gens d'ici. Dans la montagne, au-dessus du village il y a un garçon qui depuis cinq ans échappe aux gendarmes. Un meurtre ou deux après une histoire de famille l'ont conduit là. Il vient parfois, chez lui, la nuit et il est devenu amoureux d'une fille toute jeune, une orpheline. Tout le village savait cela et personne n'y trou-

vait à redire. Un matin, juste à l'aube ils vinrent tous les deux à l'église, pour se faire marier. La moitié de leurs amis étaient là en costume du dimanche. L'autre moitié faisait boire les gendarmes, au café le plus éloigné du pays. Tout le monde était heureux. C'est alors que le jeune pope d'Athènes fit un scandale épouvantable, refusa de bénir le mariage et courut chercher la police. Naturellement quand les gendarmes, un peu ivres arrivèrent les invités étaient rentrés chez eux, la petite épouse pleurait devant l'icone de sa chambre et le bandit, pâle de rage était loin. A partir du lendemain les hommes ne saluèrent plus le pope et les femmes baissèrent la tête pour ne pas le regarder en venant à l'église. Lui, debout dans le porche bravait l'opinion et ricanait. Un matin il ne fut pas au prône. Personne ne parut s'en étonner. On le retrouva mort, dans la soirée, dans un champ, la figure écrasée par une décharge de chevrotines. Sa barbe était devenue toute rouge. Celui qui l'a remplacé est du pays. Il connaît ses gens et ses devoirs. On l'aime.

— Est-ce qu'il a marié le bandit ?

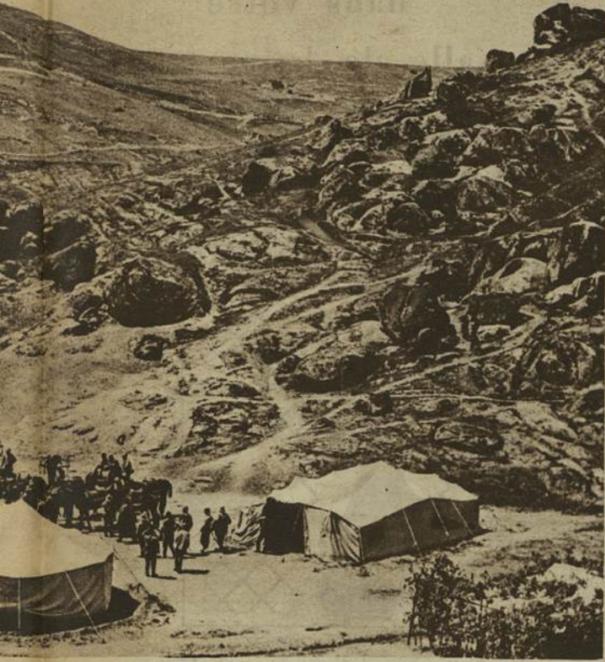
— Sans doute, dit Aziz. La petite amoureuse chante toute la journée, paraît-il. Et vous voyez bien que ce pope est vivant.

■ ■ ■

La route tournait autour et au-dessus du lac d'Ostovo. Ce n'était pas la grande route que



Gendarmes et soldats bulgares poursuivent



mes en patrouille dans les montagnes.



LES MONTAGNES

Justice est faite !

nous suivions à ce moment, d'ailleurs, mais une sorte de piste qui remontait vers le nord et la frontière yougoslave. Aziz obtenait de sa voiture des exploits extraordinaires. Brusquement, à droite d'un fossé, se dressa à demi un homme qui appelait de la main. Je dis à Aziz d'arrêter. Comme il ne paraissait pas entendre, je dus le secouer par l'épaule. Il se décida à obéir.

— Il ne faut jamais s'arrêter dans ces conditions, dit-il doucement.

Déjà je courais vers l'homme. Comme j'allais l'atteindre il se mit sur les genoux, et je vis qu'il tenait à deux mains un fusil.

— Attention ! cria Aziz qui accourait derrière moi.

Je m'arrêtai, prêt à sortir mon revolver. Mais l'inconnu, continuant son mouvement, appuyait la crosse de son fusil sur le sol et s'en servait comme d'un bâton pour se soulever péniblement et se mettre debout. Nous vîmes alors qu'il avait l'air épuisé, que ses vêtements étaient en lambeaux, qu'il y avait du sang sur ses mains et qu'une de ses jambes, entortillée dans des chiffons sales, ne paraissait pas le soutenir.

Aziz lui parla. L'homme qui nous avait entendu parler français répondit dans ma langue, avec assez d'aisance.

— Je suis blessé.

Son visage couvert de sueur trahissait une souffrance et une lassitude déchirantes. Nous le conduisîmes en le soutenant jusqu'à la voiture.

Nous y avions de l'eau, de l'alcool, des serviettes. Aziz se mit à panser l'inconnu. Il avait reçu une balle qui lui avait traversé la cuisse. La blessure ne paraissait pas grave mais la jambe s'était enflée, la saleté avait envenimé la plaie et son apparence était horrible. Aziz la lava et l'assainit de son mieux, banda fermement la jambe, et le blessé parut moins souffrir. Il remercia. Alors Aziz se mit à lui parler avec vivacité, en grec. Il dut lui donner assez d'explications pour le mettre en confiance, car l'homme me demanda presque aussitôt s'il m'était possible de l'emmener jusqu'à Vodena.

Je m'installai à côté de lui, au fond de l'auto. Aziz devait avoir quelque code, quelque mot de passe à sa disposition pour persuader aux hors la loi que nous étions avec eux. Je devais m'en féliciter d'une manière plus précise plus tard. Mais cette fois-là, déjà, je m'en aperçus. Le blessé tranquillement, franchement, se dévoila. C'était un macédonien. Il avait fait la guerre en franc-tireur, mais il avait eu assez de contacts avec les armées régulières pour avoir appris le français. Après, il était resté dans la montagne, impuissant à se décider à rentrer dans l'ordre. Il était devenu un de ces comitadjis, mi-partisans d'un nationalisme illusoire, mi-brigands. Dans l'esprit des paysans, dans le leur aussi, ils combattent toujours pour l'indépendance de la Macédoine. En réalité, la question ne se pose pas de cette indépendance, et, devenus, en fait

des hors la loi ordinaires, les comitadjis vivent en détournant les voyageurs, en rançonnant, et à la fin, rien ne les distingue des brigands d'Albanie ou de Thessalie. Rien que, chez quelques-uns, la foi.

Le nôtre avait été blessé au cours d'une rencontre avec les gendarmes, l'avant-veille. Il avait pu, par miracle, quoique blessé, échapper aux recherches. Et il s'était traîné jusqu'à l'endroit où nous l'avions trouvé.

Il pouvait avoir trente-cinq ans. Sous son masque rude que la barbe et une cicatrice maquillaient, on devinait qu'il avait dû avoir autrefois un visage doux et presque enfantin. Et quand, réconforté, sauvé, il sourit pour la première fois je vis qu'il avait un sourire de femme. Il me donna des détails sur ses camarades et surtout sur la dernière actualité criminelle dont j'avais vaguement entendu parler au moment de mon départ de Tirana.

La ceinture de Dotcho Ousounof

Sur la frontière bulgare et yougoslave, tout le monde connaît et redoute Dotcho Ousounof. C'est le plus cruel, le moins généreux des bandits des Balkans. Il est, lui, sorti armé et déjà sanglant des guerres civiles et des ruées révolutionnaires de l'après-guerre. Russe et communiste, il avait été condamné en 1923 à mort. Il s'échappa, passe en Yougoslavie, y constitue une bande. Et chaque printemps Dotcho Ousounof descend de la montagne jusque dans les plaines, jusqu'aux portes des villes, tue et razzie. En vain on accumule les défenses et on presse les poursuites. A l'automne, quand il remonte dans ses retraites inaccessibles de la montagne, ses hommes ploient sous le poids des dépouilles et lui, colosse roux qui laisse sécher sur ses vêtements et sur sa peau le sang de ses victimes, se charge de bijoux. Il a pour ceinture des colliers à plaques d'or ciselé et il porte un large couteau accroché à un baudrier fait de bracelets joints, en argent, des petites filles égorgées. Un jour il arrête le rapide de Varna, un autre jour, à Glogéné il dépouille vingt automobilistes. Mais son dernier exploit, récent de huit jours, est le plus effroyable.

A dix kilomètres de Pavlikreni, en Bulgarie, à Sarbenskoto, des voyageurs et des gendarmes sont en train de boire à l'auberge. La porte s'ouvre : Dotcho Ousounof est debout sur le seuil, les mains aux hanches. Derrière ses épaules, par les vitres brisées des fenêtres, passent les fusils de ses hommes.

L'aubergiste, les voyageurs, les gendarmes sont assommés, enfermés dans la cave. Les bandits installent un barrage sur la route, arrêtent quatre ou cinq automobiles, frappent et dépouillent. En même temps on boit, les chants et les rires sonnent. La vie est belle et joyeuse pour les condottieri.

Une dernière automobile se heurte aux charrettes renversées sur le chemin. Les hommes du chef entraînent dans l'auberge les quatre voyageurs.

— Prends garde, crie l'un d'eux au bandit. Nous sommes des magistrats.

Ce sont en effet les juges Gauntchev, Mantchev, Dotchev et Stoganov, du tribunal de Scobievo.

Blême de fureur, Dotcho Ousounof a levé ses deux poings des hanches.

— Des juges, hurle-t-il ! Des juges ! Qu'on les tue, tous !

Les hommes se précipitent, les couteaux se lèvent. Ligotés, traînés sur les genoux, Gountchev, Mantchev, Dotchev sont égorgés comme des moutons. Au moment où un poignard va tomber sur le dernier, Stoyanov, un des bandits lève la main.

— Arrête, dit-il à Dotcho. Accorde-moi la grâce de celui-là. Il a eu à me juger et il m'a acquitté faute de preuves.

— Soit dit Ousounof.

Puis, avec du sang, sur le mur, il écrit une longue inscription anarchiste. Et fermant les portes à clef, abandonnant les survivants épouventés et baissant dans le carnage, les bandits s'enfuient.

Mon blessé raconte cela d'une voix presque triste :

— Ce n'est pas un vrai comitadji, murmure-t-il.

(Au moment où j'écris ceci, j'apprends que Dotcho Ousounof a osé attaquer avec des bombes l'Orient-Express. On le poursuit en vain. C'est l'hiver. Il va remonter, une fois de plus, invaincu, repu d'orgueil dans sa montagne.)

■ ■ ■

Le comitadji s'appelle Mascra. Il me dit, après une longue réflexion dont je sens qu'elle le bouleverse :

— Vous allez jusqu'à Salonique. Ne pouvez-vous m'emmener jusque près de Mazadala. Je suis né là, dans un petit village.

Et quand j'ai dit oui, il achève la confiance.

« Je ne serais peut-être jamais devenu ce que je suis. Mais quand j'avais vingt ans, en 1915, mon frère a épousé la femme que j'aimais. Je n'ai jamais voulu revenir, je n'ai jamais donné de mes nouvelles. Ils me croient mort à la guerre. D'ailleurs, maintenant, ils ne me reconnaîtraient plus. »

Il passait doucement ses mains sur son visage, comme pour sentir le masque qui le tuait vivant.

■ ■ ■

C'est le crépuscule. Le village est doux comme une image. Nous sommes tous les trois debout derrière une haie, devant un jardin. Au fond il y a une maison. Une large fenêtre est éclairée et l'on voit les habitants vivre, à l'intérieur. Une jeune femme passe de temps en temps, va de la cheminée à la table. Une vieille femme assise coud. Mascra est appuyé des deux mains sur un bâton et se penche ardent et désespéré.

« Toutes les deux, dit-il. Sa femme, ma mère. »

Les minutes passent. Brusquement, le comitadji se secoue, nous serre les mains.

« Adieu, merci. »

Boitant, lourd, il s'éloigne vers la montagne. Puis il s'arrête, près de disparaître, se retourne, et l'on entend dans l'ombre mauve un cri déchirant :

« Mate, mate !... Maman, maman !... »

La porte de la maison s'ouvre. Les deux femmes apparaissent. La plus jeune reste collée au mur, glacée. La vieille court dans le jardin, se bute à la barrière, écoute anxieusement que l'écho lui apporte encore l'appel de cette voix ressuscitée.

Mais la montagne reste muette. Aziz m'entraîne.

Paul BRINGUIER.

(A suivre.)



rsuivent dans la montagne Dotcho Ousounof.

FORÇATS



Le torrent du Sinnamary.

(Suite de la page 6.)

Il serait toutefois enfantin de considérer les requins de toutes les mers sous le même aspect. Ils seront d'autant plus voraces qu'ils trouveront moins à manger. Il y a des mers poissonneuses et des mers désertes.

Le Dr Crevaux, explorant au siècle dernier l'Amérique du Sud, rapporte ce fait. A Carthagène, en Bolivie, de jeunes indigènes nageaient au milieu des requins pour attraper les pièces de monnaie lancées par les passagers.

Quand un requin gênait leur nage, ils le poussaient de la main ou du pied, et le squalo s'enfuyait. Mais, ajoute le Dr Crevaux, le fond de la rade de Carthagène est plein de dorades. Les requins s'en repaissent, et c'est peut-être pourquoi ils méprisent la chair humaine.

Au passage de la mer Rouge, les passagers jettent pareillement des sous aux négrillons nageant parmi les requins.

■ ■ ■

Tout ceci se passe sur les côtes, mais en pleine mer, est-ce pareil ? J'y arrive.

Trouvant un peu long mon séjour à Royale, je décidai un jour deux détenus de m'accompagner dans un voyage sur le continent.

Une confortable échelle de trois mètres de long, une autre en travers pour faire balancier, trois tonnelets de soixante litres comme flotteurs, le tout attaché de cordes solides, il n'en faut pas davantage pour trois hommes décidés.

Mes compagnons ne craignent pas les requins, ni la mer, ils craignent seulement les hommes, les chasseurs d'hommes. Par une nuit sans lune, mais magnifiquement étoilée, nous quittons la case n° 2 par la fenêtre, à la barbe d'un surveillant bavard, occupé à blaguer une commère. Trois quarts d'heure à ramper de la case jusqu'au bord de la mer, et nous mettons à l'eau notre esquif. Nous avons choisi cet endroit de la boucherie si battu par la mer que l'A. P. dédaignait d'y placer des gardes. La mise à l'eau fut difficile et le radeau, pris au milieu des roches, se retourna plusieurs fois. Nous ne sommes guère aux requins. Enfin, le radeau s'éloigna, lentement, sous la poussée de mains servant de pagaies. Comme il se dirigeait vers le Diable, je me mis à l'eau et le poussa vers la haute mer. Nous sommes maintenant dans un courant, conduisant on ne sait où, mais nous éloignant des îles. La Croix du Sud resplendit dans le ciel. Mes compagnons chantent à tue-tête des airs de cabarets. La mer brille de mille phosphorescences et quelques squalos nous suivent à distance respectueuse.

Jamais, sans doute, ils n'avaient vu un engin aussi étrange que ces échelles attachées en forme de T. Nous étions pourtant dans l'eau jusqu'au ventre et nos jambes pendaient à travers les barreaux de l'échelle. Quelle nuit ! Nous avions échappé aux hommes de garde. Notre radeau tenait la mer mieux qu'un vapeur de l'A. P. Il était bien question de squalos ! Mes compagnons chantaient, et leurs voix sautaient de vague en vague en se jouant. La nuit passa ainsi, puis un jour éblouissant de soleil, puis une autre nuit. Où étions-nous ? Entre le ciel et l'eau, notre seule échelle faisait tâche. La deuxième nuit, je fus pris d'une fièvre délirante et me jetai trois fois à la mer. Trois fois mes compagnons me repêchèrent et, finalement, m'attachèrent sur l'échelle. Le soir du deuxième jour, nous accostions près d'une savane où, à notre approche, des bandes de flamands roses et d'aigrettes s'enfuyèrent en criant de peur à la vue des hommes.

Pendant deux jours nous avions navigué, avec de l'eau jusqu'au ventre, dans des mers peuplées de requins. Nous sommes encore vivants.

■ ■ ■

La surveillance aux îles est si active qu'il est rare de pouvoir y construire un radeau aussi confortable. Mais cela n'arrête pas des hommes décidés à recouvrer leur liberté, comme Gnanngnan, Lapomme, Oligari, Baïlle ou Gelé.

Oligari s'évada une nuit de l'hôpital à l'aide d'un baquet à vidange. Il mit trois jours avant d'atteindre la côte, entre Iracoubo et Mana. Son baquet se retournait, comme on pense, Oligari s'y cramponnait, parvenait à le vider, y

remontait, retournait encore... Les squalos ne le happèrent pas.

Gnanngnan préférait la table de l'amphithéâtre. Au cours d'une de ses multiples évasions, une mouche à dague avait pondu ses œufs dans le nez de Gnanngnan. En écosant, les œufs avaient perforé le palais du pauvre diable et il lui en restait un nasillement qui lui valut son surnom.

Plus veinard qu'Oligari, un courant le conduisit dans six heures près de Kourou, en face des îles. Ce ne fut pas sans avoir maintes fois chaviré. Les squalos ne le happèrent pas.

Lapomme, toujours en réclusion ou en prévention pour évasion, s'évada des îles avec les trois planches de son lit d'hôpital. Il atterrit après quatre jours de mer, auprès du fleuve Maroni, à l'endroit dénommé « les Huttes ». Ses longues années de cellule et les quatre jours de mer sur trois planches l'avaient excédé. Il était à moitié mort en abordant. Il s'était lié sur ses planches pour dormir la troisième nuit, car il tombait de sommeil. Les requins ne le happèrent pas.

Baïlle aimait mieux les portillons des palissades de jardin. Le bon surveillant, Pied-de-choux, pourtant si débonnaire, ne pouvait pas le rencontrer, sans entrer en une sainte colère. « Qu'il s'évade, s'écriait-il, ça m'est égal si je ne suis pas de garde. Mais qu'il ne piétine pas mes plates-bandes, N. d. D. ! ». Tous les six mois, le temps de passer devant le Tribunal Maritime où il récoltait le maximum d'un condamné à temps, soit cinq ans de travaux forcés, Baïlle remettait ça. Il fit des offres mirifiques à Quasinodo pour les bancs de sa chapelle, mais en vain. Alors, les portillons du bon Pied-de-choux reprenaient la mer. C'était pitié de le voir regarder ses plates-bandes. Mais Baïlle était loin. A force de s'évader, il connaissait tous les chemins où l'homme, seul ennemi de l'évadé, ne passe pas. Il connaissait toutes les criques où les bons noirs, dans leur candeur, cachent leurs pirogues, et aussi les fourrés où ils mettent leurs pagaies. Baïlle passait, invisible. On le revit trois fois à Marseille. Trois fois, il fut repris et ramené en Guyane. « Les requins, disait-il je les mange ».

Gelé était chef de four à la boulangerie. C'est-à-dire qu'il gagnait de l'argent. Les autres forçats le laissaient faire, sachant que cet argent servait toujours à Gelé pour s'évader. Les forçats respectent les hommes d'évasion.

Gelé simplifiait encore ses radeaux. Il faisait mettre dans un trou, par un vieux balayeur insoupçonnable des tas de cocos secs. Quand il en avait deux sacs, il quittait furtivement sa boulangerie. Il avait, au préalable, payé un litre de tafia au porte-clés de garde qui, ivre-mort, ne le gênait pas. Gelé attachait ses deux sacs de cocos secs après le manche d'une pelle à four et prenait la mer, à califourchon sur l'un des sacs. Une fois, les sacs mal attachés se séparèrent de la pelle à four. Gelé réussit à rattraper un de sacs et, ainsi cramponné, atterrit entre Ginamari et Iracoubo, au bout de trente-six heures. Les requins ne le happèrent jamais.

Les requins sont moins à craindre que les hommes. Gnanngnan, Lapomme, Oligari, Baïlle et Gelé furent chaque fois repris.

Gnanngnan fut tué par un surveillant de garde, une nuit qu'il sortait d'une case de l'île Saint-Joseph pour s'évader.

Lapomme est mort à la suite d'une opération chirurgicale. Sa plaie s'envenima par les microbes du pus bleu dont j'ai parlé.

Gelé mourut de vieillesse.

Baïlle fut tué à la case n° 2 par un rival, à cause du même Tata.

Et Oligari, après trente-cinq ans de baigne, pense toujours à s'évader, et à réussir.

■ ■ ■

Les requins, terreur des hommes ignorants des choses de la mer, terreur même des marins superstitieux, les requins, *requiem*, ne sont pas à craindre autant qu'on le croit pour un nageur vigoureux.

Dans un naufrage, je préférerais le voisinage d'un requin que celui d'un homme nageant vers moi pour me voler l'épave à laquelle je me soutiendrais. Le requin pourrait me laisser la vie, mais l'homme, je présume, me tuerait.

(A suivre.) Eugène DIEUDONNÉ.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 5.300 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats.

Broch. 5.307 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 5.318 : Carrières administratives.

Broch. 5.324 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 5.329 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forges, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 5.336 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 5.344 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 5.351 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto.

Broch. 5.358 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 5.366 : Marine marchande.

Broch. 5.371 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, profès.

Broch. 5.379 : Arts du Dessin (dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 5.380 : Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modiste, modiste, vendeuse-retoucheuse, représentante, coupeur, coupeuse).

Broch. 5.385 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.

Broch. 5.391 : Tourisme : Agences de voyages, transports, garages ; guide, interprète.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

GRATIS... j'envoie mon CATALOGUE ILLUSTRÉ

ACCORDÉONS

PHONOGRAPHES et tous instruments de musique

FACILITÉ DE PAIEMENT

Francis CAMPANELLA 27, Bd. Beaumarchais Paris (4^e)

MAIGRIE

pour être mince et distinguée, entièrement ou d'une partie du visage ou du corps, sans rien avaler, facile à suivre.

— LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI. —

1^{er} résultats en une semaine, effets durables. — Ecr. de notre part à : H. M. Stella Golden, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X^e qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

Vous ne pouvez pas acheter de lames dans votre salle de bains



N'attendez pas de ne plus avoir de lames Gillette pour en acheter et ne vous exposez pas à sortir sans être rasé d'une façon impeccable.

La qualité de leur acier et le soin apporté à leur fabrication expliquent la supériorité des lames Gillette. 45 % du personnel de l'usine Gillette est employé exclusivement à la vérification des lames. Celles-ci sont tenues constamment à l'abri de tout contact manuel.

Gillette

GILLETTE SAFETY RAZOR S.A.,
3, Rue Scribe, Paris (1^{er})

SOMMER, DÉTECTIVE

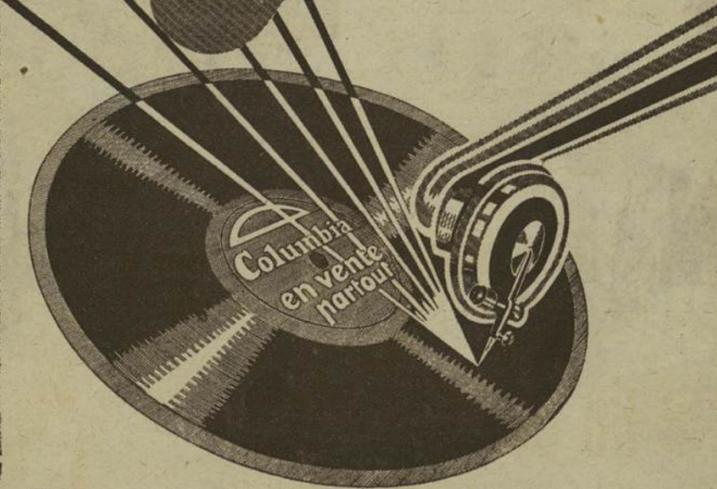
Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches 40 fr.

Toutes missions. Paiement après.

Ouvert de 8 h. à 20 heures. Téléphone : Louvre 71-87

5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

Columbia
Couesnon & C^{ie}
Paris



disques

phonos

r. arnu

Agents Généraux : COUESNON & C^{ie}, 94, Rue d'Anjouleme, PARIS

LES SECRETS DE LA CONTREBANDI

VII. - Une embuscade à 2.600 mètres

HELVETIE, le paquebot suisse à roues, arrivait de Lausanne, accostait, ramenant les excursionnistes à passeports et les Savoyais à laisser-passer préfectoral. Le douanier fit évacuer l'appontement par les pêcheurs de truites.

Ce n'est pas qu'on craigne grand chose, me disait-il. Ici, on est tranquille, trop tranquilles. Il n'y a que la nuit, des fois. Le fraudeur traverse le lac et allume une cigarette sur son canot. Il vient de Cully, de Rivaz ou de Vevey. De la rive, son copain suit le feu : allez donc voir où ils débarquent des marchandises venues d'Allemagne ou de plus loin !

Et il ajouta, désabusé :
— Qu'est-ce que vous voulez ? Ici, avant la guerre, c'était zone franche. Maintenant, le lac Léman est international ! Les zones franches ! c'est vrai. La Savoie ne s'est donnée, en 1860, par plébiscite, à

Et, à Archamps, c'est pis : une maison, entre autres, est à cheval sur la France et la Suisse ! Comment contrôler ce qui entre d'un côté pour sortir de l'autre ? Impossible !

Or, si le change est le meilleur douanier du monde, et si le franc helvète est, à ce point de vue, un haut gradé, il y a tout de même des marchandises qui tentent les fraudeurs : les denrées coloniales, par exemple, exemptes de droits en Suisse, ce qui met le café à 10 francs le kilo : un prix exceptionnel en France !

— Il y eut aussi l'histoire des œufs.
— Quels œufs ?
— Ça remonte à 1924, quand leur exportation était interdite par le décret du 26 juin. Par tolérance, on permettait la sortie en Suisse des œufs du pays. Un certificat du maire suffisait à prouver qu'ils avaient été pondus dans un rayon de dix kilomètres de la frontière. Et alors...
— Et alors ?
— Les poules se mirent à pondre éperdument !

Je ris. Mais je ne suis pas venu de si loin

ou dix de la façade, qui s'ouvraient à l'air pur, entre le grenier et le bûcher. Dans un clocher à bulbes de cuivre, le bronze tintait.

Nous montions, silencieux, vers les mélèzes noirs. Habitues aux raquettes et aux skis, mes guides avançaient, de l'allure souple et lente des montagnards. Moi, je soufflais.

— Voulez-vous qu'on arrête ?
— Je n'ai pas votre habitude, dis-je, pour m'excuser.

C'étaient les premières paroles échangées. Sans le savoir, je les avais adressées au brigadier. Il se mit à rire :

— Moi ? Je suis de Maubeuge ! dit-il.

La glace était brisée. On accepta mes cigarettes. Et notre fumée s'éleva, légère. Au-dessus de nous, il y avait Morzine, où nous prendrions le chemin muletier ; à notre droite, la Durance, roulant ses eaux dans le rocher. Et nous allions là-haut, tout là-haut, vers le col de Couz, à 2.400 mètres, porte gigantesque entre les Hautforts et les Dents blanches. En face de nous, c'était la Suisse.

— Moi, fit le préposé, j'étais, il y a six mois, du côté de Modane. C'est bien tranquille, par là aussi. En fait de contrebande, on ne voit guère que des gens de la Tarentaise ou de la vallée d'Aoste, qui passent en fraude de la viande séchée ou du pain sec en morceaux.

Seulement, là-bas, c'est organisé : il y a des refuges. Ici, on commence à les construire.

— Alors, comment faites-vous, en cas de mauvais temps ?

— On gagne des points de repli, chez l'habitant, quand les chalets de haute montagne sont occupés, dans la belle saison, parce que les troupeaux sont aux pâturages.

— Et l'hiver ?

— L'hiver, il n'y a pas de stationnements. De temps en temps, les meilleurs skieurs font le tour des cols, et voilà tout.

— Les fraudeurs doivent en profiter ?

— Les fraudeurs ? Ils ne peuvent pas plus que nous se risquer dans la neige, quand elle bloque tout. Par où passeraient-ils ?

Nous repartîmes. Le site devenait de plus en plus grandiose. Mais, à mesure qu'on avançait, la montagne semblait hausser davantage ses fortes épaules. Au-dessous de nous, la vallée se creusait, tapissée du sombre velours des pins, avec des lacs de ruisseaux. Un chalet, cramponné au roc, se voyait encore, sa provision de bois entassée, et sa fontaine creusée dans un arbre, à la mode savoyarde.

Et, proche à le toucher, semblait-il, la tête blanche et double du Mont-Blanc se perdait dans les nuages, barrant, de sa masse, l'Italie.

— Ici, fit le brigadier, en désignant une sente à peine tracée, j'ai surpris, un jour, un gars de Saint-Maurice. Il avait passé par le col des Portes, après avoir remonté la Vierge, avec 30.000 francs de pierres précieuses dans sa ceinture. Il comptait redescendre par Samoëns et gagner Cluses, pour trouver la route.

— Il voulait peut-être aller par le Lindaret, fit l'autre, et faire le tour du lac Vert ?

— Il ne l'a pas dit : je ne lui en ai pas laissé le temps !

Le col de Couz se creusa.
— Plus que deux cents mètres à faire ! dit le chef.

— Ah ! fis-je, soulagé.

— En hauteur, reprit-il.

— Aïe !

— Nous coucherons au col de la Golèze. Paraît qu'il y viendra du monde !

L'espoir me redonna des ailes. J'entendais, tout en haletant, mes compagnons calculer leurs indemnités. Ils auraient souhaité que l'Administration fournisse les lainages indispensables. Car, à quelque hauteur qu'il se trouve, le fonctionnaire emporte ses revendications. Je n'attendais, pour ma part, que le casse-croûte : il me paraissait bien gagné ! Nous étions à 2.000 mètres. Jamais je n'avais



L'arrivée du paquebot suisse Helvétie.

la France, que sous réserve de ces zones où les produits du monde entier étaient exonérés de droits. En 1923, interprétant l'article 435 du traité de Versailles, qui prévoyait la suppression de celles-ci, M. Poincaré, président du Conseil, a reporté à la frontière géographique la ligne douanière. Elle passait, avant, par Bellegarde, les Usses, le pont de la Caille, Entremont et la grande Forclaz. Et la Suisse réclame. Elle a porté le débat devant la Haute-Cour de Justice de La Haye. Elle s'appuie sur le traité de Turin, signé le 16 mars 1816 avec la Sardaigne, à laquelle la France s'est substituée, les stipulations du protocole des Conférences de Paris du 3 novembre 1815 et le traité de Paris du 30 novembre 1815. MM. Paul Boncour et Eugène Dreyfus défendent, en Hollande, nos intérêts. Mais la Haute-Cour ne paraît pas nous donner raison tout à fait.

Comme le cours de nos ruisseaux, nos cœurs vont vers la France ! disaient les Savoyards en 1860.

Ils se plaignent, maintenant, de payer tout beaucoup trop cher. Et, depuis six ans, la consigne des gabelous, avancés de cinquante kilomètres, se résume ainsi :
— Douceur et discrétion !

C'est ce que l'autre, son revolver en bandoulière, expliquait, au bord du lac de Genève :

— On est tranquilles, trop tranquilles !

Et, de fait, si les bureaux des douanes de Châtel, de Montriond ou de Vallorcine enregistrent des déclarations, et empêchent des recettes, la surveillance est assez douce. Beaucoup de douaniers se marient avec des filles du pays, font souche et ont, pour la Savoie, les yeux de Rodrigue.

A Annemasse, du moins, on surveille avec soin les importations clandestines d'hollogerie. Car il y a, sur quatre ou cinq kilomètres, de Moniaz à Bardonnex, une route-frontière aisément franchissable. Les contrebandiers d'or la connaissent bien, pendant la guerre. Et la dame visiteuse pourrait raconter, en se voilant la face, comment elle découvrit des louis, dans une intime cachette, sous une serviette portée par une jolie fraudeuse...

pour apprendre de si piètres historiettes. Je réclame mieux que ça.

— Vous n'allez pourtant pas monter en reconnaissance dans la montagne, aux vallées du Giffre, de Chamonix ou de Vallorcine ?

— Pourquoi pas ? Je viens déjà du pas de Mourgins, où, pour pénétrer en Suisse et voir la Dent du Midi couverte de neige en plein mois d'été, j'ai dû, à 1.500 mètres de hauteur, me laisser nettoyer au sublimé les bottes, le pantalon, le veston et les mains, afin de ne pas emporter malgré moi, en Helvétie, la fièvre aphteuse !...

— Le détachement partira de Montriond à 7 heures du matin !

J'y suis. Deux hommes, deux gabelous en civil, jambières aux mollets, crampons aux souliers, se préparent. Ils ont, dans leur sac, le fourneau à alcool, les assiettes, les casse-roles et les provisions. Six heures de marche et deux jours d'absence. Point de direction : un col.

— Quel col ?

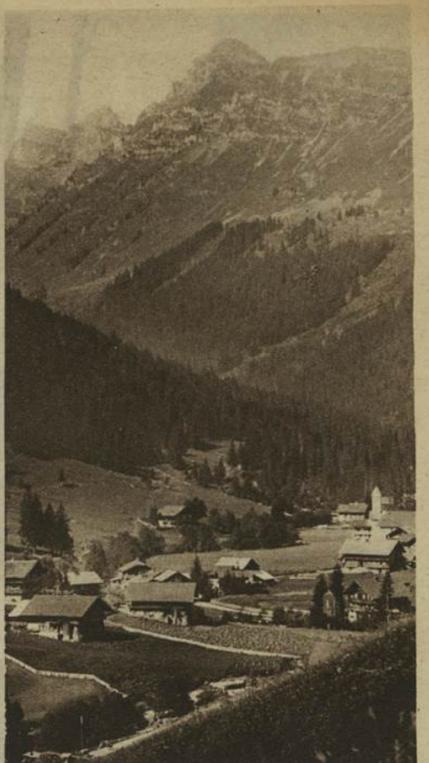
— Là-haut !

— Allons !

Dans la vallée, des fumées sortaient des grands toits à neige, qui tiennent si chaud l'hiver, et je distinguais, à certains chalets savoyards, une ou deux fenêtres, sur les huit



Un douanier examine une auto à la frontière suisse.



Les Alpes à la frontière suisse.

tant monté, sur mes deux jambes. Mais le journalisme mène à tout !

D'ailleurs, la pose survenait. Les camarades jetaient leurs sacs à terre, et je vis apparaître le plus beau spectacle du monde : des tranches de lard entourées de pain. Nous échangeâmes des politesses. On m'offrit du vacherin à pâte molle, je rendais des poires juteuses. J'avais, dans ma poche, des cigarettes suisses en tabac oriental et des allumettes « du Soleil ».

— Contrebande !

On les utilisa tout de même.

— Les ordres sont beaucoup plus stricts, expliquait le brigadier. Il n'y a plus du tout de tolérance, même pour les voyageurs isolés. Tout doit être déclaré.

— Même un paquet de cigarettes ?

— Même un paquet de cigarettes !

— Pourquoi ça ?

— Dame, il faut payer les dettes, je crois !

Lestés, nous repartîmes. On remontait, on redescendait, suivant la sente. Et des pierres roulaient sous nos pieds.

Mais, à force de mettre un soulier devant l'autre, de donner des coups de reins et d'essuyer la sueur au front, on arrive. Nous n'étions pas tout à fait au sommet. D'ailleurs, atteint-on jamais le faite d'une montagne ? A gauche et à droite, les pentes continuaient, arides et dures. Et derrière nous, embrasé par le soleil, bloc d'argent translucide, le Mont-Blanc étincelait.

— Il n'y a plus qu'à patienter, dit, bonnement, le brigadier.

La chose survint quand je n'y pensais plus.

Depuis quelques minutes, les deux soldats du fisc, pipes éteintes, prêtaient l'oreille à un bruit que je ne percevais point. Sans hâte, en gens sûrs de leurs gestes, ils se mirent sur pied.

Et trois gars apparurent, splendides, le sac à bretelles aux épaules, les jambières de laine suintée sur les souliers de montagne, le genou nu, les dents éblouissantes. Ils virent les douaniers, mais n'eurent pas un recul.

— Qu'est-ce que vous avez-là dedans ? demanda, tranquille, le gradé.

— Du linge ! firent-ils.

— Déballez !

Leurs nippes s'étalèrent.

— Nous sommes de Chambéry, expliquait l'un d'eux.

Il montra ses papiers, bien en règle.

— Et vous allez ?

Ils donnèrent une adresse, à Taninges, et devaient prendre le train à Samoëns. Rien à déclarer. Vraiment rien. Ils se laissèrent palper.

Quand ils repartirent, le plus jeune chantait.

Les douaniers s'étaient recouchés.

Et ce fut tout jusqu'au lendemain...

(A suivre.)

Emmanuel BOURCIER

Vient de paraître

J. KESSEL

Vent de Sable

Les aventuriers de l'air par l'auteur de **Nuits de Princes** et des **Rois Aveugles**

LES EDITIONS DE FRANCE
20, Av. Rapp. — 12 fr.

Collection "Les Aventures extraordinaires"

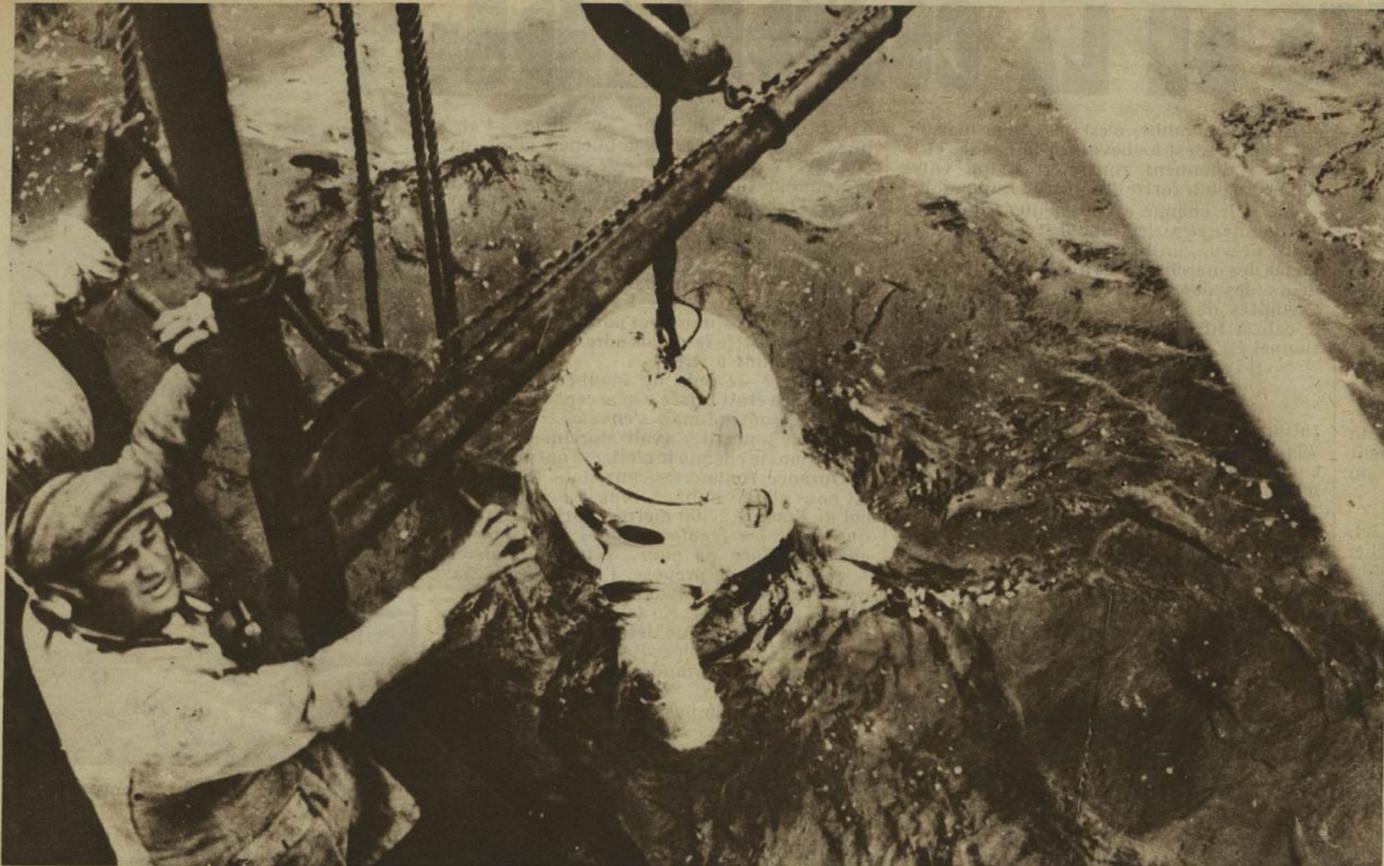
RENÉ CHAVANCE

Un galérien de qualité

Véridique histoire d'une énigme policière sous le grand roi, plus passionnante qu'un roman.

Un vol. Illustrations hors texte. 15 fr.

ÉDITIONS MARPON & C^o
5, RUE MIGNON



L'homme des épaves, revêtu d'une monstrueuse carapace, est retiré de la mer.

LES PÊCHEURS

Je me trouvais par deux fois sur la route des Ravageurs de l'Océan, la première fois au début d'août, la deuxième fois, il y a quinze jours.

C'était dans la salle étroite de la pension Amélia. Ces gaillards, solides, trapus, au masque énergique, étaient gauchement assis parmi les pêcheurs de l'arrière-port et les touristes. Je reconnus à leur patois qu'ils étaient Génois.

Ces navigateurs ligures s'entretenaient si mystérieusement qu'une femme, lorsqu'on nous apprit qu'ils étaient chercheurs d'épaves, nous demandâmes naïvement s'ils n'étaient pas aussi corsaires. Cette question ne surprit personne.

Quelqu'un nous fit alors remarquer que les hommes de l'Artiglio, s'ils cherchaient les trésors de la mer, n'avaient affaire qu'aux défunts, et tandis qu'on se passait de table en table une défense en ivoire que les Ravageurs de l'Océan avaient retirée, de l'Elisabethville, un autre voyageur évoqua les paganis, ravageurs de la côte, ceux de Treffiez et de Plouguerneau, ceux du comté de Durham, qui, habitués dès l'enfance à considérer l'Océan « comme une vache qui met bas pour eux », guettaient les navires en détresse pour les piller. Ceux-là avaient le haut de la tête rasée, le reste de leurs cheveux flottait sur leurs épaules. A l'approche d'une épave, ils désertaient la ferme, la charrue, l'église même. Le rivage où ils vivaient offrait alors la triste ressemblance avec les champs des morts où se précipitent les animaux carnassiers. Dispersés sur les rochers, ils attiraient à eux, avec de longues perches garnies de crocs, les ballots, les barils, les caisses...

Mais ce n'étaient pas des paganis. Ils avaient sur le visage la marque de l'intrépidité et de l'aventure. La salle à manger de l'auberge Amélia se vida, me laissant seul avec eux. Un des ravageurs, Domenico, tira une guitare de sa gaine et se mit à fredonner une barcarolle.

Placida è l'onde
Prospero il vento
Venite all'agile
Barchetta mia...

Ils se levèrent ensuite pour aller donner une aubade aux filles de Belle-Ile.

C'est ainsi que je liai connaissance avec les chercheurs de trésors.

L'épave aux diamants.

Dans tous les ports on ne les connaissait que sous le nom de « Ravageurs », nom donné à ceux qui sont autorisés légalement à ramasser les épaves. Ils avaient pour capitaine, Marco Toméi. Grani Alberto, Aristide Franceschi, Marco Raffaelli et Carlo Domenico étaient les hommes du scaphandre.

Leur maître, le chef des Ravageurs, se tenait quelque part à Gênes, dans un des plus beaux palais de la Circonvallazione, ayant devant lui une carte de la mer, piquée de points noirs. A côté de chaque point il y avait un nom de navire : l'emplacement d'une tombe marine !

Mario Toméi et ses compagnons avaient appris là, où se trouve la sépulture de trois ou quatre mille croiseurs, paquebots, cargos et voiliers, dont peu d'hommes gardent le souvenir. C'est un immense cimetière que celui des épaves, et il n'est pas, de par le monde, de plus beaux mirages aux trésors...

— Que de cuivre, que d'acier, que de bronze, que d'or ! murmurait Mario Toméi. Je pensai aussi :

— Que de morts !...

Les morts ! Au cours de leurs descentes sous-marines, les cinq compagnons de l'Aventure retrouvaient leurs squelettes blanchis, dépouillés de tout vêtement, reposant sur des tas de ferrailles dont un lit d'algues venait parfois adoucir la rudesse. Mais ce n'étaient pas les morts qu'ils cherchaient...

L'homme de Gênes, après avoir usé leur carcasse, sur la côte de la Ligurie et de l'Adriatique, les avait dépêchés dans le ventre de l'Océan, à la recherche de l'épave aux diamants. Ils revenaient d'explorer la carcasse du Washington, coulé à 105 mètres de fond devant Porto-Fino et en avaient retiré 300 tonnes de cuivre et 3.000 tonnes d'acier, quand ils reçurent son message, mais ils partirent sans murmurer.

De la côte où ils me désignaient l'Océan, endormi sous la couverture grise du ciel, je devinais le tombeau.

Ils me racontaient comment, un jour, une torpille le creusa. C'était un beau paquebot en 1917 que l'épave aux diamants, un navire de fort tonnage, où chaque fois qu'ils le voyaient les colons congolais mettaient tout leur espoir, puisque c'était un des courriers qui devait les ramener au pays. Son nom était peint sur sa coque : Elisabethville. C'était le navire à qui l'Etat belge confiait le transport des pierres précieuses et des diamants qui sont extraits des mines congolaises...

— Et vers septembre 1917, murmurait le capitaine Toméi, l'Elisabethville rencontra le corsaire...

La guerre embrasait le monde et même la mer. Vainement, les sémaphores fouillaient l'onde menaçante : de temps à autre un périscope émergeait. Un pirate, un de ceux que le tragique héroïsme de l'Emden a fait aussi entrer dans l'histoire, émergeait...

Entre tous les beaux bateaux, les pirates guettaient l'Elisabethville, non pour l'aborder, mais pour le détruire. Ils apprirent qu'il avait quitté le Congo, chargé de deux cents passagers, sans compter l'équipage, transportant 200 tonnes de caoutchouc, dix

tonnes d'ivoire, de la noix palmique. La cargaison était assurée par des hommes de Londres pour 100.000 livres sterling. Peut-être apprirent-ils aussi, qu'une caisse blindée était enfermée dans la cabine du commandant, à l'abri des curiosités indiscrettes, contenant 13.000 carats de diamants, représentant à elle seule un nombre incalculable de millions...

Mais qu'importaient les corsaires à l'Elisabethville. Les voyages dangereux étaient dans sa manière. Il appareillait sans crier gare, a dit Pierre Lamblin, un de ses historiographes, crachait trois ronds de fumée, pressait ses feux et entraînait gaillardement ses quinze mille tonneaux à une allure de quinze nœuds... Ainsi affirmait-il son indépendance !

Deux contre-torpilleurs, à La Pallice, voulurent lui faire escorte ! il appareilla deux heures avant le départ. Les navires de guerre poussèrent dans son sillage : elle rendit leur course inutile.

L'attaque eut lieu vers deux heures de l'après-midi, le 17 septembre. On sait aujourd'hui, par les survivants, qu'une lourde angoisse pesait à bord, bien avant l'abordage. Le commandant prévoyant la mort violente de son bateau, avait donné des ordres stricts, deux heures avant l'éclatement de la torpille.

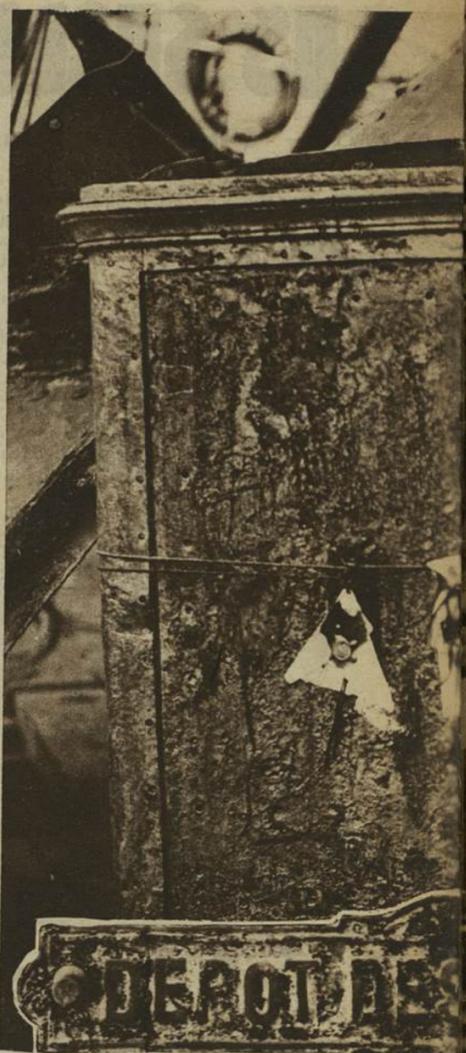
— Branle-bas de sauvetage ! que chacun obéisse !

Dix embarcations avaient reçu les passagers. Ils attendirent tandis qu'on bourrait les foyers, à faire éclater les chaudières. Vers deux heures l'observateur du bord jeta le cri d'alarme.

— Un sous-marin !

L'Elisabethville vira à 45 degrés pour foncer sur l'adversaire. Trop tard. Une torpille strie l'eau, sillage bordé d'écume blanche. Une explosion secoua le navire, déchiré en pleine panne. La chambre des machines est envahie. Quatorze soutiers sont tués sur le coup. Les canots de sauvetage prennent la mer...

Le corsaire émerge. Un officier dressé sur



Le coffre-fort placé sous

le capot, interroge le commandant de l'Elisabethville, debout lui aussi, sur sa passerelle.

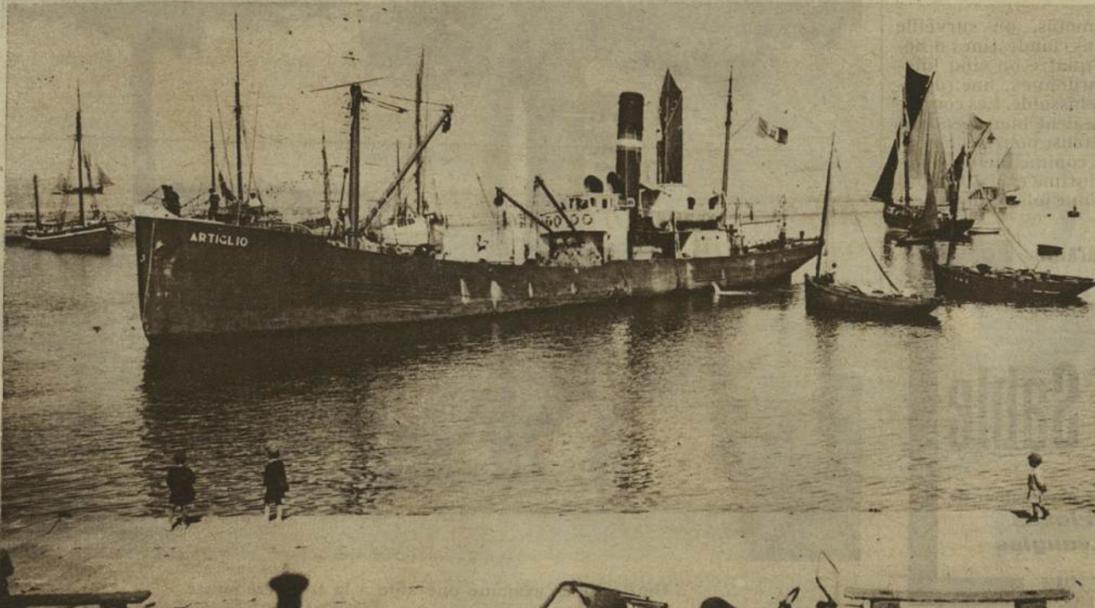
— Quelle est votre cargaison ?
— De la noix palmique.
— Vos papiers ?
— Dans ma cabine, restés dans mon coffre...

L'Elisabethville, penché sur le côté, craquant de toute sa superstructure s'engloutit par petites secousses. Le sort en est jeté. L'officier ennemi salue, redescend. Le périscope se referme. Le corsaire disparaît sous les eaux...

— Et c'est ainsi que l'Elisabethville, un courageux petit navire et qui avait pas mal boulingué, devint l'Epave aux diamants, reprend d'une voix plus assourdie le capitaine Marco Toméi...

Le chercheur d'épaves

Qu'ils étaient différents le lendemain, les ravageurs, lorsque je les revis à bout de l'Artiglio. Gianni, l'homme des profondeurs, se préparait à revêtir une monstrueuse carapace, en aluminium, qui était creusée à la hauteur de sa tête, par une fenêtre en verre très épais et par trois hublots. Les bras et les jambes de son armure étaient articulés ; à l'extrémité des bras, il montrait en riant les divers outils, pinces, segments, crochets, à l'aide desquels il allait attaquer la carcasse enlisée. Il vérifiait sa nourriture sous-marine : les bouteilles d'acier contenant de l'air et de l'oxygène comprimé à 150 kilogs et aussi son parachute : les water-ballasts qu'il pouvait remplir et vider à volonté et qui lui permettraient de remonter à la surface, par ses propres moyens, en cas de danger, à la manière des ludions. Je fis fonctionner le cerveau du scaphandre : un compas qui lui

Gianni, le pêcheur
A gauche : le navire des
A droite : l'équipage des



La carcasse de l'Elisabethville est remontée à bord de l'Artiglio par l'électro-aimant.

DES TRÉSORS

scellés après le repêchage.

permet de s'orienter au fond de l'eau. J'essayai l'appareil téléphonique qui le relie aux vivants, Giani fit fonctionner aussi les yeux du monstre : l'éclairage intérieur et le projecteur extérieur qui lui permet à une profondeur de 120 mètres de percer les ténèbres sur plusieurs mètres...

On attendait pour le descendre à la mer l'heure où les mortes-eaux sont étales et pendant cette attente énervante, le capitaine Toméi, me raconta la dernière aventure des ravageurs...

On leur avait préparé la besogne. Deux chalutiers français, le *Tourbillon* et l'*Archimède* pendant trente jours râlèrent les fonds. Des filins d'acier de quelque quatorze cents mètres draguèrent la mer, sans succès. Enfin l'*Artiglio* arriva. Giani revêtit son scaphandre et plongea. Dix fois sa voix monta assourdie, venant du pays des algues.

— Je ne vois que des bastions rocheux ! Enfin, le 23 juin, la même voix, franchissant quatre-vingts mètres de fonds monta joyeuse.

— J'ai l'épave ! Je suis à l'avant. La drague est accrochée aux ancrées...

— Drôle d'émotion, Giani, ai-je murmuré...

— Ah ! Madona ! J'ai trouvé le câble de dragage sur le pont du capitaine. Un pont écrasé, si jamais il en fut ! La superstructure était effondrée. Les machines étaient mises à nu. Et entassés à bâbord j'aperçus des ossements, polis amoureusement par la mer.

« L'*Elisabethville*, portant deux blessures était tombé sur une tête de roches et s'y était brisé !

« Tout était écrasé par la pression de l'eau, trois charges de dynamite ont supprimé ce qui restait de la passerelle. Alors sans plus faire attention aux morts, j'ai cher-

ché les chambres fortes : la chambre postale, la chambre du commandant et le coffre-fort aux diamants...

— Le coffre ! interrompit Toméi, rêveur.

— C'était vraiment une drôle de chose, reprit Giani. J'arrachai sur la porte une inscription « dépôt de valeurs ». Comme ça on ne pouvait pas dire que je n'y étais pas allé. J'essayai d'entrer : la chambre du commandant était remplie de caisses d'obus. Je franchis les caisses.

« De l'*Artiglio* on me téléphonait :

— As-tu trouvé les diamants ?

— Où sont-ils ? disais-je. A quel endroit...

« Je suis remonté à l'air libre. C'est ce jour-là que j'ai rapporté une défense d'ivoire. Je suis redescendu. On peut faire, voyez-vous, de beaux voyages à la même place. Enfin un jour, j'ai vu dans un tas de ferraille quelque chose qui pouvait ressembler à un coffre-fort. Il fallait ouvrir la cabine par le haut pour y arriver : je l'ai éventrée, par deux charges de dynamite. C'était du joli travail. Quand j'en ai vu le résultat, j'ai pu crier à Domenico :

— Remontez le toit de la cabine à bord, histoire de me faire un passage.

« J'ai ensuite dynamité les murs. Aujourd'hui la place est libre. »

Et, interrompant son discours par un éclat de rire, Giani se plongea dans la carcasse d'aluminium.

Nous étions par 47°8 de latitude et 3°11 de longitude. De quelle planète inconnue arrivait ce fantôme casqué de métal ? On ouvrit la cale, où il avait été animé ; il apparut enchaîné. Je reverrai longtemps l'horrible vision de cet automate, blanc comme un spectre, grotesque et terrifiant comme un démon. Des hommes s'en emparèrent. Une poulie l'éleva au-dessus du pont. L'équipage rangé en cercle, attendit... La grue fit un demi-cercle, le monstre se balança un moment au-dessus de l'Océan, puis à une vitesse effrayante, la machine plongea tandis que le treuil déroulait son filin.

Sur le pont, Carlo Domenico, coiffé d'un

casque téléphonique maintenait le silence.

— Stop, cria-t-il enfin.

Giani était arrivé sur l'épave, glissant entre les poissons que rien n'étonne, balancé entre les algues gigantesques.

Mais bien que plongé dans les profondeurs, jadis inconnues, il vivait encore parmi nous. Proluxe en détails, qu'il émaillait de bons mots, il racontait son voyage à Domenico et au fur et à mesure du récit, le visage de celui-ci s'illuminait.

— Il dit que tout est prêt... pour le dégagement du coffre-fort et qu'il suffira de placer une bombe...

Sans doute Giani plaça-t-il bientôt le dernier engin. On devina plutôt qu'on entendit sa voix grondante :

— Remontez-moi !

Est-ce la fin ? Giani émerge. La monstrueuse apparition, se balance au-dessus de nos têtes, pour glisser ensuite, guidée avec précautions, dans la cale... Un ordre bref, renouvelle l'angoisse. Le capitaine Toméi, fait lancer le courant dans le détonateur au fulminate de mercure. Quelques bulles d'air se font jour, à travers les vagues. Quelques poissons tués par l'explosion montrent leur ventre au soleil.

— Descendez Giani !

La cale s'ouvre... Giani est de nouveau plongé dans la mer. A bord on prépare les bennes, l'électro-aimant à grande puissance. Va-t-on voir enfin surgir de l'épave, les diamants auxquels ces hommes, qui en auront une part, accrochent leurs espoirs depuis tant de jours et tant de nuits !

— Le coffre est tombé dans la cale !...

Ainsi Giani annonce-t-il sa déconvenue. C'est fini pour aujourd'hui... Il lui faudra recommencer, demain peut-être, la tragique descente, espérer encore !...

Le coffre-fort ne fut remonté que quelques jours plus tard. On l'ouvrit : il ne contenait qu'un millier de francs belges et quatre livres sterling. Les diamants étaient donc ailleurs. Où ? Giani fouilla la chambre postale : on s'aperçut que les explosions de dynamite

l'avaient tellement éventrée, que les diamants y étaient introuvables, mêlés qu'ils devaient être à une cargaison de copal, dont les poissons avaient déchiré les sacs... Les ravageurs déçus ne s'attardèrent pas. Pour payer les frais de l'expédition, on fit redescendre Giani dans son scaphandre et il récolta sur les champs marins dix tonnes d'ivoire qui à eux seuls constituent une fortune. Puis on décida de remettre la recherche des diamants à plus tard...

Où l'on entrevoit le fabuleux trésor de « l'Egypte »

Mais ce serait mal connaître les ravageurs que de supposer qu'ils pouvaient s'en tenir à une demi-victoire. Je quittai Belle-Ile. Ils y restèrent. Ils avaient à fouiller un autre tombeau.

Vous souvient-il de l'*Egypte* ? C'était un des plus beaux paquebots de la Peninsular Company. Il aborda en 1922 le cargo français *Seine*, dans le raz de Sein et coula.

L'équipage et les passagers furent sauvés, mais la fortune que transportait l'*Egypte* resta au fond des eaux.

Un autre trésor ! Il était constitué par des caisses plombées renfermant 839.000 livres sterling de lingots d'or et 230.000 livres de lingots d'argent destinés au trésor égyptien soit la bagatelle de 130 millions de francs !

J'avais vu souvent pendant mon séjour à Belle-Ile, le capitaine Toméi, consulter le plan d'une chambre blindée, située au milieu d'un navire, à la hauteur du troisième pont à 6 ou 7 mètres de la coque à tribord.

C'était le plan de l'épave aux trésors, la caverne où, nouvel Ali-Baba, il allait ordonner à Giani de pénétrer.

J'appris qu'après les vaines recherches entreprises à bord de l'*Elisabethville*, Toméi était allé interroger les eaux houleuses sur le secret de l'*Egypte*.

Sans doute ne réussit-il pas davantage, car lorsque je revins à Belle-Ile, je constatai qu'il avait déjà fait ses bagages.

— Je n'ai pas perdu mon temps, dit-il. Mais la tâche sera dure. Il faut plonger à 119 mètres à 48°06 nord et 5°29' ouest à 22 milles du phare d'Armen...

Nous bavardâmes. C'était ce soir-là, un homme sûr de lui. L'aventure, lui semblait-il, lui montrait visage souriant. Déjà il me décrivait le formidable chalumeau, qui permettra de percer la coque de l'*Egypte*, le non moins formidable électro-aimant, qui ramènera l'*Artiglio* un jour sur les pièces d'acier et les caisses d'or arrachées aux profondeurs sous-marines ; le fanal de 20.000 bougies qui éclairera ce travail de titans...

— Qui va sano, va bene, murmurait-il.

Il évoqua pour moi par la suite d'autres mirages. Les millions d'or cachés dans les cales du navire allemand *Tubantia*, qui s'est échoué dans la mer du Nord, les eldorados du *Lusitania* et de l'invincible *Armada*.

L'heure des liqueurs arriva. Marco Toméi évaluait complaisamment sa part des trésors engloutis, me faisant un tableau plaisant de la campagne génoise et de la petite bicoque où abandonnant toutes ses angoisses de Ravageur, il espérait un jour poursuivre, sans effort, une existence bien remplie. Ascuri Antonino, un de ses hommes entonna une chanson napolitaine. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le printemps !

Henri DANJOU.



(Photos Pressard).
de trésors.
ravageurs, l'Artiglio.
compagnons de l'aventure.



LES BÉNIGMES

Grand concours hebdomadaire

XIII. - L'inconnue d'Étretat

Le type par excellence de l'affaire retentissante, susceptible de transformer en un clin d'œil tous les reporters en autant de détectives amateurs, de fournir des colonnes de descriptions « genre littéraire » et de déductions subtiles.

Ce fut moins une que cent autos arrivassent sur les lieux avec photographes, appareils de cinéma. Mieux encore : l'Angleterre eût donné, et Dieu sait si elle est plus riche que n'importe quel autre pays du monde en policiers bénévoles.

Car la découverte du crime eut lieu à deux pas d'Étretat qui, avec le Touquet, constitue l'été une sorte de fief anglais de ce côté du chenal. Le mois de septembre était splendide. Les hôtels étaient bondés.

Mais le hasard, pour une fois, fit bien les choses. Le corps, qui eût pu être trouvé par un promeneur ou par le premier paysan venu, fut aperçu par un gendarme qui, par miracle, s'en revenait de Bénouville en longeant le sentier de la falaise.

Bénouville est un village de trois cents âmes, à deux kilomètres et demi d'Étretat. Il est perché tout au-dessus de la falaise qui, à cet endroit, atteint une centaine de mètres de hauteur et au bord extrême de laquelle les vaches viennent brouter.

Le long de cette falaise court un étroit chemin qui, arrivé au-dessus d'Étretat, dévale soudain en pente raide, contourne la « chapelle des marins », plantée à même le rocher, et débouche entre deux hôtels de luxe.

C'est à un kilomètre à peine de Bénouville que le gendarme, un certain Liberge, récemment promu, aperçut quelque chose de clair dans les hauts herbes. L'instant d'après, il pouvait contempler les restes d'une femme qui avait dû être jeune, riche, jolie, mais qui n'offrait plus qu'un spectacle affreux.

C'était le crime ignoble : le dépeçage. On ne retrouvait que des lambeaux de vêtements : un pull-over de soie, une combinaison et quelques bouts de tissu très fin.

Le gendarme était seul. Il sortait de l'école et il avait sa théorie toute fraîche à la mémoire. Il ne toucha à rien. Il courut coudes au corps jusqu'à Étretat.

Le hasard continua à faire bien les choses. Le brigadier, au lieu de se montrer trop zélé, téléphona aussitôt à Paris.

Cinq heures plus tard, nous étions là. Les gens se baignaient sans se douter de la découverte faite le matin même. D'autres grimpaient le long de la falaise mais, selon l'habitude des promeneurs, ne poussaient pas plus loin que la chapelle.

En soixante minutes, toutes les constatations possibles furent faites, les photos prises, ainsi que des mensurations de toutes sortes.

Le soir, le corps était à la morgue, et les journaux qui paraissent n'en soufflaient pas un mot.

G.-7 avait son idée. Le lendemain, en effet, l'annonce suivante passait dans les quotidiens les plus lus de la région et était affichée au Casino :

« Trouvé, sur la grand'route d'Étretat à Bénouville, une bague avec diamant rose. S'adresser, M. Henry, Hôtel Meurice, tous les jours, de 18 à 19 heures. »

Ce n'était pas une invention. La bague existait réellement. G.-7 l'avait retirée du doigt même de la victime qui, par ailleurs, avait été soigneusement dépouillée de tout ce qui eût pu servir à établir son identité.

Mais y a-t-il un seul exemple d'assassin, en pareil cas, ne commettant pas un oubli quelconque ? Celui-ci avait oublié la bague, ou l'avait négligée.

G.-7 avait soin, dans son annonce, de ne pas parler du sentier de la falaise, mais de la grand'route qui gagne Bénouville par l'intérieur des terres et qui conduit à Fécamp.

— Vous avez de l'espoir ? questionnai-je le premier soir, tandis que nos attendions dans notre chambre d'hôtel d'où nous dominions la plage de galets.

Il esquissa un geste vague. Il fuma. Une heure plus tard, il remarqua :

— Sept heures ! Fini pour aujourd'hui...

Une enquête discrète avait été menée d'autre part. On s'était assuré qu'une voyageuse descendue dans un des hôtels de la ville n'avait pas disparu d'une façon mystérieuse. On avait averti la police du Havre, de Fécamp, de Rouen, de Dieppe, de Saint-Valéry.

Aucune plainte ! Aucune nouvelle !

Les médecins avaient terminé leur tâche. La victime devait avoir une trentaine d'années. La mort était due à la strangulation. Enfin, le sinistre dépeçage avait été fait par une main qui ne tremblait pas.

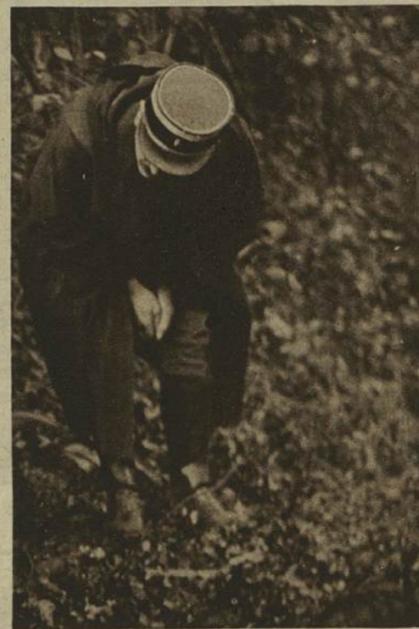
Le lendemain, à six heures de l'après-midi, nous étions à nouveau à notre poste, c'est-à-dire dans la chambre de G.-7, où quelques précautions avaient été prises.

Un revolver était dissimulé à portée de la main de mon ami. J'étais installé de telle sorte que je n'avais qu'un geste à faire pour fermer la porte à clef. Enfin, j'avais à ma disposition des menottes toutes prêtes pour le cas de résistance.

En bas, dans la grande salle, des gens prenaient le thé et dansaient. Nous entendions en même temps l'orchestre du casino dont les sons se mêlaient d'étrange manière à ceux de l'orchestre de l'hôtel.

Enfin, le bruit des galets remués par une mer assez forte...

— En somme, il n'y a pas une chance sur dix... soupirai-je soudain en regardant G.-7,



Le gendarme était seul...

qui n'était pas sans laisser percer quelque nervosité.

Il allait répondre quelque chose, mais je ne sus jamais quoi, car on frappa à la porte. Je sentis un choc dans ma poitrine. Je me tournai vers la porte. Cet instant fut vraiment émouvant. Je pensais que l'homme qui, selon l'expression consacrée, avait coupé une femme en morceaux, allait apparaître brusquement, dans cette pièce même, à portée de notre main, qu'il allait parler sans se douter que nous savions.

J'essayais machinalement d'imaginer son aspect, ses attitudes, le son de sa voix.

— Entrez !...

En se levant, G.-7 me poussa un magazine dans les mains. Il fit quelques pas vers la porte, s'inclina. Je regardais ailleurs, grâce à un puissant effort de volonté.

— Entrez, Mademoiselle... Je suppose que vous venez à la suite de l'annonce?...

Je me tournai d'une seule pièce. J'aperçus une jeune fille qui n'avait pas vingt-deux ans, jolie, pétillante, pareille dans sa tenue à toutes celles qui dansaient en ce moment même en dessous de nous.

— J'ai lu l'annonce, oui !... dit-elle avec un fort accent anglais. J'étais à Calais et j'allais m'embarquer pour l'Angleterre... Mes vacances sont finies et je ne comptais pas revenir si tôt à Étretat... Mais cette bague est un souvenir de ma mère...

— Veuillez m'excuser, miss, si je vous en demande quelques mots de description... Vous comprendrez que c'est la coutume et que, si j'agis de la sorte, c'est uniquement pour être en règle...

— La bague est en platine. Douze griffes maintiennent le diamant qui pèse...

J'avais eu un espoir. J'avais pensé à une erreur. Mais aucun doute n'était plus possible.

— Très bien ! Ce n'est pas la peine de continuer. Je vais vous remettre immédiatement le bijou...

Et G.-7 se dirigea vers un meuble. Je regardais toujours la jeune Anglaise, et tout ce que je puis en dire, c'est qu'elle ressemblait à toutes les Anglaises de bonne famille que l'on rencontre l'été sur les plages. Rien de caractéristique. Pas le plus petit détail capable d'accrocher le regard.

G.-7 avait le bijou à la main.

— Il me reste une dernière formalité à accomplir. Voici un bout de papier, un stylo. Veuillez rédiger deux lignes de reçu, avec votre nom et votre adresse...

Elle ne se troubla pas. Elle écrivit : « Je, soussignée, Betty Tomson, London, 18 Regent Str... »

Et G.-7 lui dicta le reste sans qu'elle tressaillît une seule fois. Après quoi elle hésita un peu, enfouit la bague dans son sac à main, tira de celui-ci un mince portefeuille en lézard.

— Excusez-moi... dit-elle avec embarras. Mais vous avez fait des frais... Mais oui ! L'annonce... Il est juste que...

Elle chiffonnait un billet de dix livres sterling.

— Attendez ! dit l'inspecteur en pressant sur un timbre.

Le garçon d'étage se présenta. Mon ami lui tendit la banknote.

— Trop heureux de vous avoir rendu service, Mademoiselle...

Elle était sur le seuil. Elle n'avait plus qu'à prendre congé. G.-7 restait debout au

La Marque qui S'impose





complète :
1.995 frs

CHAMBRE MODERNE

En ronce de noyer, Armoires 3 portes ouvrantes, largeur 1 m 40 ; Lit de milieu, largeur 1 m 45 ; Table de nuit liseuse.

Les trois pièces 1.995 »

Parce qu'ils sont à la fois des fabricants et des spécialistes du meuble, les techniciens des GALERIES BARBÈS seuls peuvent vous fournir le mobilier répondant à vos désirs ; de plus, ils consentent, à leur Clientèle, toujours plus nombreuse, les avantages suivants : Bulletin de garantie, remboursement de vos frais de déplacement, livraison ou expédition rapide, FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE pour toute la France, garde sans frais des mobiliers achetés.

GALERIES BARBÈS

55, Bd. BARBÈS, 55, PARIS. (18^e)
— au coin de la rue Labat —

Pour vous documenter sur notre grande exposition de meubles et de literie, demandez à l'aide du Bon ci-dessous, notre superbe album illustré de 220 pages, il vous sera envoyé GRATUITEMENT.

Grandes facilités de paiement
accordées sur demande.

BON pour un album GRATUIT

Remplir et adresser ce bon sans engagement de votre part aux GALERIES BARBÈS
55, Boulevard Barbès, PARIS - 18^e

N° 276

milieu de la pièce. Il y eut quelques instants de silence et d'embarras.

— Vous retournez à Londres? consentit enfin à murmurer l'inspecteur.

— A Londres, oui...

— Vous voudriez être assez aimable pour présenter mes respects à Mme Hawkins?

— Mme Hawkins?...

— Mais oui! Qui habite le même immeuble que vous! 18, Regent Street... Vous devez la connaître...

— Certainement... Certainement...

— Une charmante personne, n'est-ce pas?

— Charmante, oui... Mais vous permettez?... Il va être l'heure de mon train...

Je ne savais rien de ce qui allait se passer. J'attendais, horriblement mal à l'aise.

— C'est monsieur votre père qui vous attend au coin de la rue?

— Heu... c'est... c'est-à-dire que c'est mon chauffeur...

— Vous êtes venue en voiture?

— Oui, en voiture... Au revoir, messieurs...

Elle sortit vivement, à reculons. Je m'attendais à voir G.-7 se précipiter sur ses traces, mais il courut au contraire à la fenêtre. La jeune fille ne tarda pas à pénétrer dans une voiture où l'attendait un vieillard à l'allure respectable.

— Nous ne les poursuivons pas?

— Regardez!

— Oui! Ils filent! Je le vois...

— Regardez à gauche...

— Le jeune homme avec sa raquette?

— Non! Cet homme en culotte de golf...

— Qui est-ce?

— Je n'en sais rien! Et peu importe pour l'instant... Faites-moi le plaisir d'arrêter une voiture de louage... Il y en a sur la place. Précipitez-vous sur les traces de l'auto...

— Je ne la rattraperai pas...

— Peu importe...

Je dus aller jusqu'à Calais où je retrouvai la voiture. Mais le vieux gentleman y était seul. Aucune trace de l'Anglaise.

L'homme était grand, blanc de cheveux, avec un visage glabre et froid. Il prit un billet de traversée pour Douvres et j'allais le suivre quand, au bureau de la Compagnie, on me remit un télégramme de G.-7.

Revenez immédiatement Etrétat.

Je ne comprenais plus rien. Jamais, au cours d'une enquête, je n'avais perdu à ce point le fil de l'histoire.

Je n'arrivai à Etrétat qu'au petit jour. G.-7 dormait. A peine réveillé, il me désigna un bout de papier posé sur sa table de nuit.

Les renseignements que j'ai obtenus ici sur l'homme que vous avez suivi... me dit-il.

Et je lus :

Sir Herbert Howard, cinquante-cinq ans, ancien membre de la Chambre des Communes. A épousé voilà un an une danseuse américaine âgée de trente ans, se faisant appeler Dorothy Bird, mais dont les origines sont plus que douteuses. A renoncé à cause de ce mariage au monde et à la politique. Se trouve à Etrétat avec sa femme, hôtel Majestic, depuis trois semaines.

— Alors? questionnai-je.

— Alors, rien! Je me contente d'éclairer votre lanterne...

— Vous trouvez que cela éclaire quelque chose, vous?

— Heu!... Cela dépend... Dites donc! Vous n'avez pas eu l'impression que vous étiez suivi, cette nuit?

— Je n'ai rien remarqué...

— Regardez par la fenêtre... La plage doit être déserte, n'est-ce pas?

— Il y a un groupe de pêcheurs, près des barques...

— C'est tout?

— Pardon! Quelqu'un fait les cent pas sous nos fenêtres...

G.-7 s'étira paresseusement, tendit la main vers son étui à cigarettes et soupira :

— Alors, tout va bien...

Georges SIM.



(Lire la solution exacte Jeudi 19 décembre)

Les lecteurs désireux de prendre part au Concours hebdomadaire devront répondre aux questions suivantes :

- 1° Qui a tué la jeune femme?
- 2° Comment et pourquoi?
- 3° Combien de solutions exactes parviendront-elles à "DéTECTIVE"?

Découper ce Questionnaire qui tient lieu de **BON N° 13**

SOLUTION de la 11^e Enigme

(Le secret du fort Bayard)

— Le coupable s'est trahi lui-même, voyez-vous! Relisez la coupure de journal que je vous ai communiquée. Relisez le signallement de la fillette. Il s'agissait à ce moment de donner un signallement aussi complet que possible, permettant de la retrouver, n'est-ce pas? On parle des souliers, des chaussettes! Et on ne parle pas de la brûlure au poignet, parce qu'elle n'existe pas encore!

— Grâce à cela, je savais la vérité avant de venir.

— Ecoutez plutôt... Pieter Claessens, qui n'a pas de fortune personnelle, est à la fois l'oncle et le tuteur de Clara, qui, elle, est très riche. Il est en même temps l'héritier de l'enfant...

— A-t-il peur d'un crime à proprement parler? Craint-il qu'on l'accuse? Je n'en sais rien...

— Toujours est-il qu'il enferme ou fait enfermer Clara au fort Bayard où il la livre en quelque sorte à son sort...

— Elle y mourra fatalement...

— En attendant, après les délais légaux, il hérite. Il retourne dans son pays. Il ne se soucie plus de l'enfant...

— Pourquoi soudain, après treize années, éprouve-t-il le besoin de savoir ce qu'elle est devenue, de s'assurer qu'elle est bien morte?

— Je parie tout ce que vous voulez qu'il y a en perspective un héritage que la jeune fille seule peut toucher...

— Claessens se dit qu'elle est peut-être vivante, que des gens peuvent l'avoir recueillie... Il revient voir... Au fort Bayard, il la retrouve...

— Mais encore lui faut-il la retrouver officiellement. Encore faut-il officiellement la reconnaître.

— Une seule ressemblance, après tant d'années, ne suffira pas à la Justice... Une marque vaut mieux... Une cicatrice, par exemple...

— Il n'y a qu'à brûler le poignet de la jeune fille...

— Claessens retourne en Hollande. Des complices jouent la comédie du yacht et de la découverte.

— Les journaux signalent celle-ci.

— Il accourt... Trop vite, d'ailleurs! Et il met aussitôt en avant cette histoire de cicatrice...

— C'est la faute! Je le répète, si elle avait existé lors du rapt, il en aurait été question dans le signallement...

— Comprenez-vous maintenant que l'affaire ne fasse que commencer? L'homme se croit tranquille, à l'abri de tout soupçon...

— Un autre est accusé...

— George? questionnai-je.

G.-7 regarda le pêcheur, baissa la voix.

— Et il ne parlera pas! Pourquoi? Il a découvert l'enfant, jadis, par hasard... Il a caché cette découverte, pour des motifs que je ne m'explique pas très bien... Ces simples ont parfois une âme horriblement compliquée... A-t-il eu peur de la jalousie de sa femme? A-t-il craint qu'on traite son récit de fable? Encore une fois, je l'ignore... Il a nourri l'enfant, qui peu à peu est devenue femme...

— Commencez-vous à deviner?...

— C'est monstrueux, je sais!

— Clara, dit-on, en dépit de son étrange vie, est belle...

— Et cet homme venait ici chaque mois, chaque semaine...

— Il a succombé à la tentation. Depuis combien de temps? Il ne le dira pas... Il ne dira rien que contraint et forcé...

Jusque-là, je n'avais cessé de regarder George. Je me tournai brusquement vers la mer, et ce fut un soulagement pour moi de m'annihiler en quelque sorte dans le vacarme des éléments déchainés.

G. S.

Nous publierons, jeudi prochain, la liste des gagnants.

Lire le Règlement dans nos précédents numéros.

Nous rappelons à nos lecteurs, que le concours des 13 ENIGMES est doté de 25 prix chaque semaine, totalisant 3.000 francs en espèces.

Chaque ENIGME forme un concours complet. Il s'agit donc de 13 concours distincts.

Mais nous faisons remarquer à nos lecteurs qu'ils ont tout avantage à participer aux 13 concours, car le plus avisé d'entre eux qui totalisera le plus grand nombre de points parmi les 325 réponses primées pendant 13 semaines, se verra attribuer un prix spécial de

10.000 francs en espèces indépendant de tout autre prix qui lui aurait été déjà attribué.

Prix hebdomadaires :

1 ^{er} PRIX : 1.000 francs en espèces
2 ^e — 500 — — —
3 ^e — 250 — — —
4 ^e — 150 — — —
5 ^e — 100 — — —
6 ^e au 25 ^e 50 — — —

PHILIPS

RADIO PRÉSENTE

SA SÉRIE MERVEILLEUSE

A 442
A 415
B 443

pour changer vos papiers peints :

PAPIER PEINT

LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Littré 52-42 & 36-51

dernières nouveautés modèles exclusifs bon marché absolu

BIB PARIS (6^e)

M^{me} ROSINE Mésium Oriental, Reçoit L. I. J. 16, r. Baron, Paris 17^e, 3^e a. d. Métro Marcadet-Balagny et Brochant

LA CÉLÈBRE VOYANTE M^{me} DANIEL
Cartomancie, Astrologie, T. I. J. Par corr. 15 fr. 50 mandat 13 Rue Saussier-Leroy, PARIS (17^e) rez-de-chaussée

M^{me} SEVILLE VOYANTE REUSSIE EN TOUT
100, rue Saint-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomancie graphologie, médium, reçoit tous les jours, de 10 à 19 heures, jeudis exceptés. Par correspondance, 15 fr.

MARIAGES honorables riches et p. t. situations M^{me} TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux).

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour Thé VOYANTE r. Girard, 78, av. des Ternes, où la cour, 3^e ét. Paris. Consultez-la, vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

Détatouage universel sans piqûre, sans acide. Diplôme 1928. Disparition 8 jours. Méthode, produits pour opérer soi-même. Renseign. T. p. r. Prof. DIOL, 29 bis, Av. de Bobigny, Noisy-le-Sec (Seine).

CONCOURS DE 1930-1931

INSPECTEUR

du CONTROLE de L'ÉTAT sur les CHEMINS de FER

Carrière honorable, active. Carte 1^{re} classe circulation.

Conditions : 1^o avoir de 21 à 30 ans ou plus (serv. mil.)
2^o satisfaire concours. Rens. grat. par l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Ferrus, 4, Paris (8^e)

M^{me} ROSE Cartomancienne Voyante, 324, rue St-Martin près G. Boul. et Pto St-Martin et Reg. L. I. J. et p. corr. Date de naiss. 20 fr. Env. affr. Se rend à domicile pour Soirées Mondaines

M^{me} PREVOST Avenir prédit, date juste, étone par ses cons. Prix modérés. Correspond. 37, r. N. D. de Nazareth, Pl. Républ. td cour esc. dr. 3^e ét.

RIEN QUE LA VÉRITÉ

ASHELBE INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY

34, Rue La Bruyère PARIS - TRUDAINE (8518) - Téléphone 5391

LE SUPER-AEGLAVI

6 LAMPES AU PRIX DE GROS

380 FRs

vendu nu et avec accessoires sélectionnés AU COMPTANT ou en 12 VERSEMENTS étalonné sur 25 Stations Européennes

Livre avec fiche de garantie renseignements techniques et catalogues gratuits

DÉMONSTRATIONS PERMANENTES

COMPTOIR DES FABRICANTS RAYON RADIO N° 66

212, Rue Saint-Jacques, Paris (5^e)

GRATUITEMENT

2000 POSTES DE T.S.F. SONT DONNÉS au choix à toute personne qui, dans la huitaine, répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.

2000 PHONOGRAPHS

QUEL EST CE PROVERBE ?
Qui va l. ch... p... s... p...
(Remplacer les points par des lettres)

Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce, joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à :

FABRIQUE de PHONOS et T. S. F. (Service DE), 38, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)

ALMANACH 1930
100
DÉTECTIVE
PAGES

Le grand hebdomadaire des faits-divers



vient de paraître

3fr.95

Tous les mystères...

